

APPPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

n° 416 avril 2019



Adélaïde Charlier :

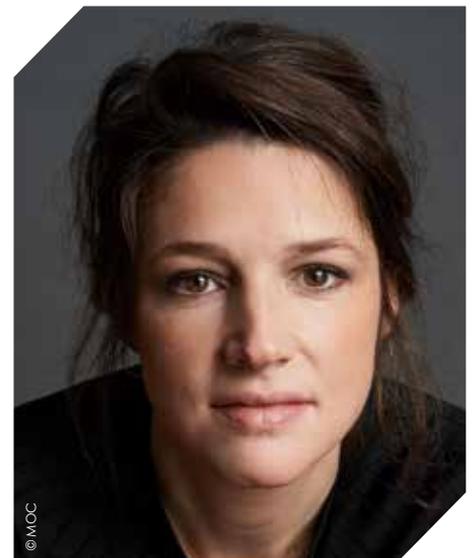
« Face aux changements climatiques, nos politiciens ont besoin d'être réveillés »

***Delphine Horvilleur,**
une rabbin à la
recherche du divin*



***Lucie Debay,**
des rôles à l'opposé
de ce qu'elle est*

***Ariane Estenne,**
présidente et militante
de l'indignation*





© Magazine L'appel - Frédéric ANTOINE

Édito

DE LA PASSION À PÂQUES

Le lundi 18 janvier 2010, dans les locaux de la Conférence épiscopale belge, un homme abattu présente à la presse son successeur à la tête de l'archidiocèse de Malines-Bruxelles. Atteint par la limite d'âge, le cardinal Danneels est sur le départ. Quand il convoque les médias pour leur présenter le nouvel archevêque, le cardinal est visiblement effondré. Le pape Benoît XVI a en effet choisi de nommer l'évêque de Namur, dont les prises de position et la gestion du diocèse avaient suscité de nombreux remous depuis son arrivée en 1991.

Alors que l'on tente aujourd'hui de dresser des portraits de Mgr Danneels, décédé à l'âge de 85 ans ce 14 mars, l'image de cette passation de pouvoir obligée restera un des souvenirs les plus marquants que je conserve de lui. Le vieil archevêque pressentait bien alors que l'atmosphère de concorde, de tolérance et de dialogue qu'il s'était efforcé de tisser risquait de passer à la trappe du conservatisme, de la rigueur doctrinale et de l'intolérance prônés par son successeur. Valeurs sur les bases desquelles le pouvoir romain n'avait pas hésité à le désigner afin de ramener le catholicisme belge dans un « droit chemin »...

Mon autre image du cardinal Danneels est à peine postérieure de trois ans. Ce jeudi 14 mars 2013, une conférence de presse se tient au Collège belge de Rome. La veille, peu avant 20h, la fumée blanche de la chapelle Sixtine annonçait l'élection du pape François. Godfried Danneels faisait partie du collège des cardinaux électeurs, car, même trop vieux pour être archevêque, il ne l'était pas pour élire le nouveau pape. Et aucun autre Belge ne participait à cette élec-

tion, Benoît XVI n'ayant pas eu le temps (ou l'envie ?) d'élever son successeur à Malines-Bruxelles au titre de cardinal. Et ce malgré ses insistances...

Devant un petit parterre de journalistes belges, Mgr Danneels cache mal sa joie et sa satisfaction. En 2005, il avait accueilli l'élection de Josef Ratzinger avec résignation, et il était de notoriété publique qu'il n'avait pas voté pour lui. Huit ans plus tard, son poulailler de 2005, pour lequel il avait mené campagne lors du conclave, accédait au trône de saint Pierre. Il met en lui toutes ses espérances pour le renouveau, sinon le sauvetage, de l'Église catholique. En tant que doyen des cardinaux, il dira une prière lors de la cérémonie d'installation de Jorge Mario Bergoglio. Ce moment sera un de ses derniers actes publics, l'aboutissement d'une carrière au service de l'Église.

Bien d'autres moments pourraient raconter la vie de ce prêtre profond, mais simple, qui avait toujours veillé à maintenir l'Église au milieu du village, préférant les compromis aux ukases et évitant au catholicisme belge de tomber dans les raidissements et les blocages qu'ont prônés ailleurs des responsables d'une Église devenue minoritaire au sein de la société.

Ne pas évoquer son manque de diligence face aux affaires de mœurs qui ont, avant d'autres pays, marqué l'Église catholique belge serait évidemment broser de l'homme un portrait incomplet. Il avait lui-même reconnu ses torts à ce sujet. À l'heure où ce thème ébranle jusqu'aux fondements de l'institution vaticane, l'attitude équivoque du cardinal ne peut que ternir l'image qu'on retiendra de lui.

Aujourd'hui, c'est d'une véritable résurrection que l'Église catholique a besoin, sur ce sujet et sur d'autres. Alors que Pâques est à nos portes, la récente décision du pape sur le cas Barbarin ne semble pas aller dans le bon sens...

Frédéric Antoine

Rédacteur en chef

Sommaire

a Actuel

Édito

De la passion à Pâques 2

Penser

La messe d'Ernesto Cardenal 4

Croquer

Attentat en Nouvelle-Zélande :
gux antipodes de chez nous 5

À la une

Adélaïde Charlier : « Ils nous volent notre
avenir sous nos yeux » 6

Dangereux bras-de-fer au Venezuela 9

Signe

L'Afrique du Sud, vingt-cinq ans après l'apartheid 10

Delphine Horvilleur : « Le divin est de l'ordre du verbe » 12



Régime Maduro : vers le chaos ?



Habiter au rythme de l'eau.

v Vécu

Vivre

Ils vivent dans un marais 14

Rencontrer

Ariane Estenne :

« La question de l'indignation traverse ma
vie » 16

Voir

L'Hermione, une folle épopée humaine 19

s Spirituel

Parole

De grand matin, une femme 22

Nourrir

Lectures spirituelles 23

Croire... ou ne pas croire

Nous ne sommes rien de figé 24

Changer le monde 25

Corps et âmes

Quand l'enfant joue à être un autre 26



Se révéler en se costumant.

c Culturel

Découvrir

Lucie Debay en quête de chemins de
traverse 28

Médi@s

Le sonore en révolution 30

Toile

Grâce à Dieu ou l'Église barbare 32

Accroche

Le génie de Léonard de Vinci à Liège 34

Pages

L'âme de Martinrou 36

Notebook 38

Messengerie 39



L'écoute au coeur de l'intimité.



L'APPEL

Le
magazine
chrétien
de l'actu qui
fait sens

Magazine
mensuel
indépendant

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Guillaume LOHEST, Thierry
MARCHANDISE,
Christian MERVILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK.

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

Ont collaboré à ce numéro
Floriane CHINSKY, Pascal CLAUDE,
Armand VILLEUX et Josiane WOLFF.

« Les titres et les chapeaux des
articles sont de la rédaction »

Maquette et mise en page
www.periskop.be

Photocomposition et impression :
Imprimerie Snel, Vottem (Liège)

Administration
Président du Conseil : Paul FRANCK

Promotion - Rédaction - Secrétariat
Abonnement - Comptabilité
Bernard HOEDT, rue du Beau-Mur 45,
4030 Liège
☎ + ☎ 04.341.10.04
Abonnement annuel : 25 €
IBAN : BE32-0012-0372-1702
Bic : GEBABEBB
✉ secretariat@magazine-appel.be
🌐 http://www.magazine-appel.be/

Publicité
Bernard HOEDT
Rue du Beau-Mur 45 - 4030 Liège
☎ - ☎ 04.341.10.04
✉ marketingpublicite@magazine-
appel.be



Avec l'aide de la
Fédération Wallonie-
Bruxelles

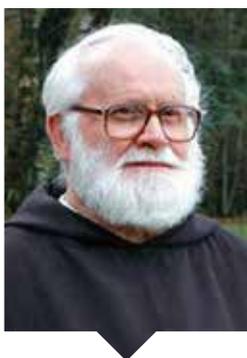
Le choix difficile de trois pasteurs

LA MESSE

D'ERNESTO CARDENAL

Armand VEILLEUX

Moine de l'abbaye de Scourmont (Chimay)



La levée des censures ecclésiastiques contre E. Cardenal s'inscrit dans un long processus de réconciliation entre le Vatican et l'Église d'Amérique latine.

Le 18 février 2019, un communiqué du nonce apostolique au Nicaragua, Mgr. Waldemar Sommertag, annonçait que le pape François avait levé toutes les censures canoniques contre le poète Ernesto Cardenal, âgé de nonante-quatre ans et gravement malade. Peu auparavant, le nonce avait concélébré avec Cardenal, dans sa chambre d'hôpital, ce qui était la première messe célébrée par celui-ci depuis trente-cinq ans. Silvio José Báez, évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Managua, et ami de toujours de Cardenal, s'était aussi agenouillé devant lui pour lui demander une bénédiction « *comme prêtre de l'Église catholique* ». Commençait ainsi à s'écrire le dernier chapitre d'une longue histoire aussi belle que triste.

POSTULANT TRAPPISTE

Ernesto Cardenal, poète très engagé dans son pays soumis à une cruelle dictature, s'était présenté comme postulant au monastère trappiste de Gethsemani, au Kentucky, en 1957, au moment où Thomas Merton en était le maître des novices. Une profonde relation spirituelle s'établit entre les deux, même si, à la fin du noviciat, il devint évident que la vocation d'Ernesto était plutôt de retourner en Amérique latine pour y poursuivre d'une autre façon sa vie contemplative. Il quitta l'abbaye en 1959, mais les deux amis maintinrent une correspondance soutenue jusqu'à la mort de Merton en 1968.

Les premières années de vie contemplative d'Ernesto Cardenal, dans sa fondation de N.D. de Solentiname, coïncidèrent avec les efforts faits par une tranche importante du peuple nicaraguayen pour se libérer de la dictature de la famille Somoza et bâtir une nouvelle

nation. C'est ainsi que, sans pour autant partager l'idéologie à tendance marxiste du Front sandiniste de libération nationale, Ernesto Cardenal, devenu prêtre, son frère Fernando et Miguel d'Escoto, de la société des missionnaires de Maryknoll, jugèrent de leur devoir de participer à la reconstruction du pays. Ils se mettaient ainsi au service de leur peuple dont la très grande majorité vivait dans une pauvreté extrême.

INTERDICTION ROMAINE

Fernando devint ministre de l'Éducation et Ernesto, ministre de la Culture. La chose ne plut pas à Rome. Comme son frère Fernando, et comme Miguel d'Escoto, Ernesto considéra devant Dieu qu'il devait servir son peuple dans la misère et accepter l'interdiction faite par Rome d'administrer les sacrements.

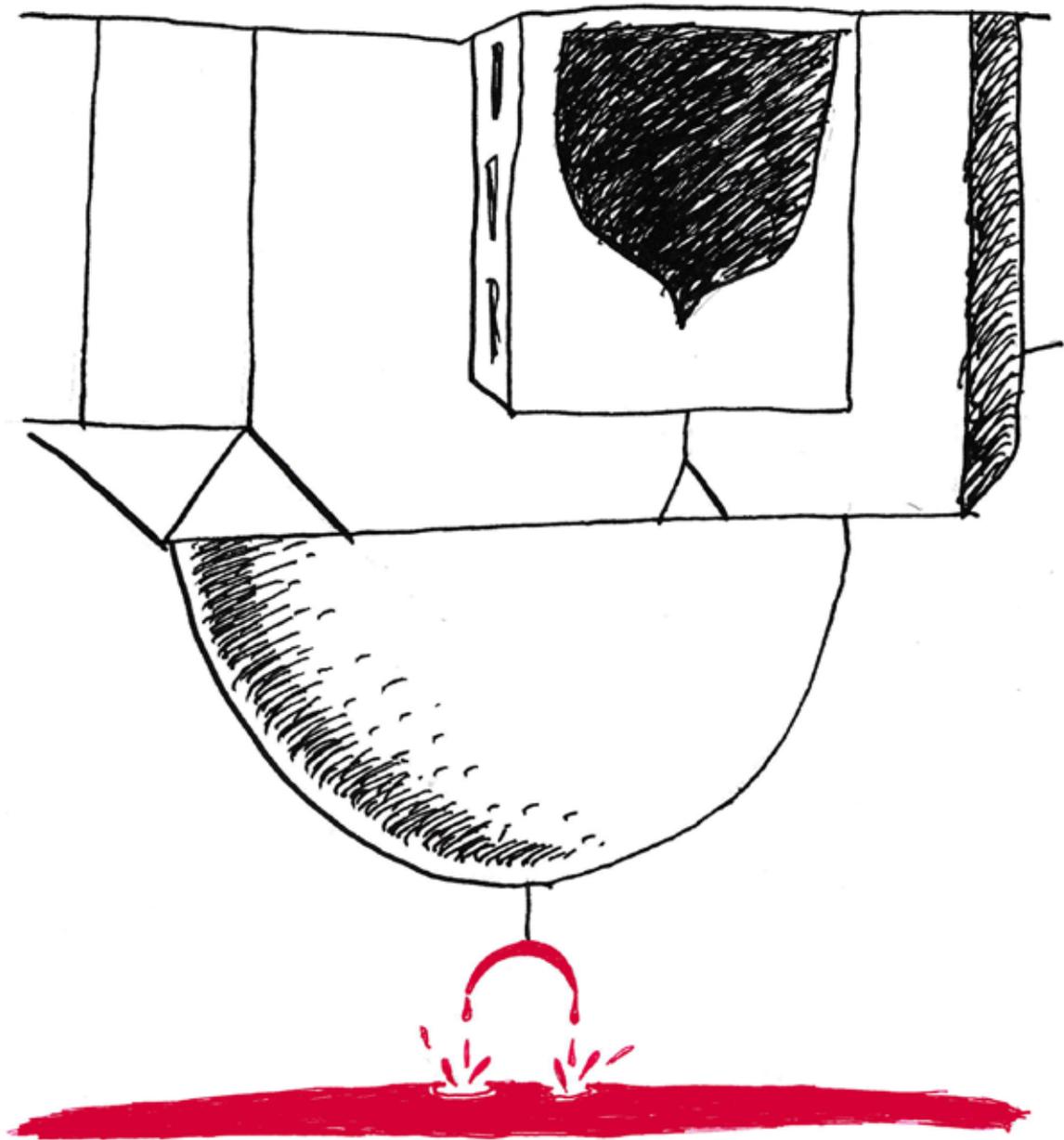
Après quelques années au service de son peuple, jusqu'à la chute du gouvernement orchestrée par les interventions militaires nord-américaines, il reprit une vie de prière et de contemplation, en même temps qu'une infatigable publication de poèmes d'une très grande profondeur spirituelle.

La scène de la rencontre entre Jean-Paul II et Ernesto Cardenal au pied de la descente d'avion lors de la visite du pape à Nicaragua en 1983 est bien connue. Cardenal s'était agenouillé devant le pape et voulait prendre sa main pour la baiser ; mais le pape la retira et, au lieu de le bénir, lui fit une sévère semonce avec un signe menaçant du doigt. Certains n'ont pas manqué de comparer cette photo à celle du même pape serrant la main au général Pinochet au balcon du palais de la Moneda à Santiago, quatre ans plus tard.

Le journal espagnol *El País* du 16 février dernier a trouvé le titre très juste pour annoncer la décision du pape François de rétablir Cardenal dans la pleine communion avec l'Église hiérarchique : « *Rome se réconcilie avec Cardenal.* » Fernando Cardenal avait été réadmis dans la Compagnie de Jésus en 1996. Miguel d'Escoto autorisé à célébrer l'Eucharistie en 2014. Avec la levée des peines contre Ernesto, les trois « rebelles » nicaraguayens ont ainsi été rétablis dans la pleine communion avec l'Église hiérarchique sous le pontificat de François, pape de la Miséricorde. ■

La griffe
de Cécile Bertrand

ATTENTAT EN NOUVELLE-ZÉLANDE
AUX ANTIPODES DE CHEZ NOUS...



cecilebertrand



« On est plus chaud, plus chaud que le climat. » « Make our planet great again. » Depuis le 10 janvier, les rues de Bruxelles et d'autres villes belges résonnent chaque jeudi des slogans lancés par des milliers de jeunes venus manifester leur inquiétude climatique. La porte-parole francophone de Youth For Climate, mouvement créé par Anuna De Wever et Kyra Gantois dans la lignée de l'appel lancé par la Suédoise Greta Thunberg, est une Namuroise de dix-huit ans, Adélaïde Charlier.

Les marches des jeunes pour le climat

« ILS NOUS VOLENT NOTRE AVENIR SOUS NOS YEUX »

Michel PAQUOT

« **J'**ai vécu au Vietnam de onze à quinze ans. J'allais dans une école des Nations unies où l'on parlait énormément de la question climatique. C'est de là qu'est née ma sensibilité à ce problème. Lorsque j'y vivais, il y avait de plus en plus de typhons, le Mékong montait régulièrement, inondant les rizières qu'il devenait impossible de cultiver, ce qui entraînait une importante migration climatique vers les grandes villes. » Si Adélaïde Charlier, en rétho au Collège Notre-Dame de la Paix à Erpent (Namur), s'est beaucoup renseignée sur le sujet, sa connaissance du péril environnemental auquel doit faire face la Terre aujourd'hui touche d'abord à son vécu. Fille d'un économiste spécialisé dans l'environnement, elle vit dans un milieu où l'on parle abondamment politique. Tandis que son père a figuré sur une liste Ecolo aux dernières élections communales, son parrain est CDH, sa grand-mère socialiste et d'autres proches sont MR. Un bain familial qui lui a donné une conscience politique et des valeurs humanistes.

UNE NATURE ENGAGÉE

Adélaïde Charlier a été impressionnée par Greta Thunberg, cette Suédoise de quinze ans qui, à l'automne 2018, a lancé dans son pays la grève de l'école pour le climat du vendredi. Aussi a-t-elle très vite pris contact avec les Flamandes Anuna De Wever et Kyra Gantois, les initiatrices du mouvement Youth For Climate dont elle est devenue la porte-parole francophone. « L'engagement a toujours fait partie de ma nature, commente celle qui, avec d'autres élèves de son école, anime l'Éco-team, une équipe qui travaille sur le thème de

« **J'essaie de me concentrer au maximum sur l'école lorsque j'y suis. »**

l'écologie. J'ai pensé que le mouvement devait être national et je me suis mise à organiser les marches avec elles. C'est une opportunité extraordinaire de se faire entendre par les adultes, nous qui n'avons pas encore le droit de vote. En lisant des rapports approfondis sur la question climatique, par exemple ceux du GIEC ou des Nations unies, j'ai pris conscience qu'on n'a plus le temps. On ne peut plus rester chez nous à discuter, il faut aller plus loin, sensibiliser un maximum de gens. Mes parents ont tout de suite soutenu cette cause, de même que mon établissement scolaire. »

La jeune Namuroise vit apparemment bien sa célébrité soudaine, heureuse de voir les médias relayer ses messages. Même si elle reconnaît n'avoir plus beaucoup de temps pour elle. Les marches du jeudi sont la face émergée de l'iceberg. Derrière, il y a leur préparation, les contacts avec les autorités communales, avec la police, etc. Ce qui

entraîne un risque de dissipation face à ses obligations scolaires. « J'essaie de me concentrer au maximum sur l'école lorsque j'y suis », assure-t-elle, considérant la réussite de son année comme une priorité.

DÉMARCHE POLITIQUE

« Indéniablement, on peut faire un lien avec Mai 68, même si les revendications sont autres, analyse Bruno Frère, maître de conférences à l'Université de Liège, spécialisé dans les mouvements sociaux. La grande distinction avec d'autres mobilisations de ce type, c'est la nature du message. L'idée d'une dépolitisation de la jeunesse, que les jeunes ne s'intéressent plus à ce qui se passe dans le monde, est un fantasme. On est en présence de jeunes engagés, conscients, politisés, même s'ils ne se laissent assimiler à aucun parti. Ils demandent aux politiciens d'intervenir sur ce monde qu'on est en train de détruire collectivement. Cette mobilisation en soi est exceptionnelle, et il faut la saluer avant de prétendre leur faire la morale et leur reprocher de brosser les cours. C'est en flirtant avec l'illégalité, en faisant des choses interdites par la loi ou par les normes de l'ordre établi, que l'on commence à avoir des chances d'être un tout petit peu entendus. »

« ON NE LÂCHERA PAS ! »

« La démarche d'une grande partie de ces jeunes est profondément politique en ce qu'elle convoque le pouvoir, continue le chercheur liégeois. Ils nous disent de cesser de croire que c'est par une reconversion de nos modes de vie personnels que nous allons pouvoir tout changer. Il existe tout un discours, notamment derrière Pierre Rabhi, qui dit changeons nos pratiques individuelles et le monde changera. Pas besoin de critique, de contestation, de mouvements de grande ampleur. Renouons avec une pratique de vie saine, sainte, pour parvenir à transformer le monde. Chacun est mis devant ses responsabilités écologiques. Ce discours suscite beaucoup de mauvaise conscience, de remords et de culpabilité, et ne marchera pas. Quelqu'un a essayé il y a deux mille ans, il s'appelait Jésus-Christ. Ce n'est pas suffisant parce que l'on reste sur le plan purement moral. Ces jeunes font déjà attention à leur empreinte écologique, tout en rappelant avec lucidité aux politiciens que le changement doit être structurel. »

Gaspiller le moins possible, trier ses déchets, utiliser des transports en commun, manger local et bio, etc., sont autant de comportements individuels vertueux, mais limités. « J'ai réalisé qu'il fallait aller beaucoup plus loin que ces simples gestes quotidiens, renchérit Adélaïde Charlier. Nos politiciens ont besoin d'être réveillés. Il y a un trop grand

écart entre ce qu'ils font et ce que disent les experts. Ils doivent travailler ensemble. » À la veille des élections législatives et européennes de mai, l'appel a été entendu. Le 11 février dernier, la jeune Namuroise a été reçue, avec Anuna De Wever, par le Parlement wallon. « *Ou nous mettons de côté ce que nous voyons pour continuer à dormir sur nos deux oreilles, où nous faisons face. Les jeunes font face, mais la démocratie est telle que c'est vous qui décidez de notre futur. On vous dit donc qu'on ne vous lâchera pas tant qu'on ne sera pas sur une trajectoire zéro carbone* », ont-elles asséné aux nombreux parlementaires présents. A la mi-mars, elles se sont rendues au Parlement européen. Le mouvement a parallèlement lancé une plateforme sur internet, *Youth4Climate*, où chacun est invité à faire des propositions qui seront ensuite traitées par des scientifiques, puis soumises aux responsables politiques.

LOI SPÉCIALE CLIMAT

« *Pourquoi étudier pour un futur qui bientôt ne sera plus, et si personne ne fait rien pour sauver ce futur ? Quel est le sens d'apprendre des faits si les faits les plus importants ne signifient rien pour notre société ?* », interroge *Youth For Climate*. La plateforme avance des revendications bien précises, telles la fixation, par le prochain gouvernement, d'objectifs contraignants en matière de changement climatique, ou le développement des énergies renouvelables, ainsi que l'arrêt des combustibles fossiles et de l'énergie nucléaire obsolète.

Cette mobilisation climatique porte-t-elle en elle une remise en cause du système économique actuel ? « *Le dérèglement du capitalisme pose un gros problème. Il a créé trop d'inégalités entre les hommes et a détruit nos ressources* », constate Adélaïde Charlier, insistant sur la dimension globale de son action. « *La question environ-*

nementale concerne tous les secteurs. Traiter ce problème permet de résoudre des questions sociales. Les premiers touchés sont en effet les plus défavorisés. On voit de plus en plus de réfugiés climatiques, et cela va aller en s'empirant. » Elle aime aussi rappeler que le pape François a mis en avant la sauvegarde de « *la maison commune* », s'appuyant sur des expertises scientifiques. Une dizaine d'universitaires et de chercheurs ont d'ailleurs élaboré une « *loi spéciale climat* » prête à l'emploi. Très précis sur les échéances à venir, le texte prévoit notamment la création d'un comité d'experts indépendant chargé de donner des avis éclairés sur toute une série de domaines : les risques encourus par le changement climatique, la production et la distribution d'énergie, les villes durables, la qualité de l'air, l'aménagement du territoire, etc.

« Les jeunes rappellent avec lucidité aux politiques que le changement doit être structurel. »

« *Indéniablement, remarque Bruno Frère, ce désastre climatique est en grande partie causé par le productivisme capitaliste qui a extrait de la Terre tout ce qui était susceptible de produire de la richesse. Mais ces étudiants réclament des interventions gouvernementales sans peut-être voir à quel point le monde dans lequel ils s'apprêtent à travailler est celui-là. Leur engagement est-il suffisamment fort pour refuser la société salariale qui aujourd'hui reste celle du capitalisme qui détruit la planète et les humains depuis cent cinquante ans ?* »

De cela, Adélaïde Charlier est bien consciente. Elle qui a toujours été attirée par la communication se verrait bien suivre un cursus en sciences politiques ou en relations internationales. Avec la certitude de continuer à s'engager. ■

LA PETITE ÉCOLE SE BOUGE



Une classe de 5^{ème} primaire dans une manifestation pour le climat ? Ce n'est pas courant... À Gentinnes (Chastre), celle d'Alix Meuron travaille sur le sujet du réchauffement climatique depuis octobre 2018. Il était dès lors presque normal de la retrouver dans les rues de Bruxelles le 21 février dernier. « *Le choix du thème de l'année vient des enfants,*

explique l'enseignante. Nous leur proposons de consulter des journaux et des magazines, puis nous choisissons le sujet. Notre option est basée sur la participation concrète des enfants au projet. Pour cela, nous travaillons avec l'ASBL Geotimoun qui nous soutient dans l'initiative "Le son d'enfant". Nous enregistrons des petites séquences audios que nous partageons avec une école jumelée à Kinshasa. On s'échange des questions et des échos de ce que l'on vit. »

La question du climat est apparue comme intéressante pour les deux écoles. « *Les enfants partagent leurs inquiétudes et leurs peurs face à l'actualité climatique.*

Ils ont besoin de savoir que, eux aussi, peuvent être acteurs. » Si ce sujet traverse toutes les matières - les évaluations de Noël portaient sur le changement climatique -, il est également l'occasion d'activités plus spéciales. « *Durant l'année, les enfants invitent des experts en classe. Nous avons déjà reçu un climatologue de l'ULiège et un conseiller communal de Chastre. En avril, ce sera Tanguy Dumortier, du Jardin Extraordinaire. Et on essayera aussi d'avoir Alain Hubert.* »

À côté des micro-enregistrements et du projet d'une émission qui sera diffusée sur une radio locale le 2 mai, les enfants voulaient aussi poser un acte. « *L'idée de la participation à la manifestation pour le climat est née comme cela. On a testé la réaction des parents. La grande majorité a soutenu l'initiative. Toute la classe, sauf un malade, s'est ainsi retrouvée à la manif, encadrée par six parents, le directeur et moi-même.* » La préparation des slogans et des affiches faisait aussi partie des apprentissages. Pour Alix Meuron, tous les sujets peuvent être abordés avec des enfants de onze-douze ans. « *Ils sont capables de comprendre beaucoup de choses. Ils veulent s'investir, car ils expriment aussi leur crainte pour l'avenir. Ils se projettent déjà, car ils savent qu'un jour, ils seront aussi des parents. Et ils ne veulent pas laisser une planète déglacée !* » (S.Gr.)

Démocratie en péril ?

DANGEREUX

BRAS-DE-FER AU VENEZUELA

Joseph DEWEZ



Un combat de présidents mine le pays en crise. La démocratie en est la grande perdante. Tout comme une information objective.

DEUX PRÉSIDENTS. Quel est le plus légitime ?

Depuis fin janvier, le Venezuela voit s'affronter deux présidents. Nicolas Maduro, qui commence un second mandat après des élections contestées, face à Juan Guaidó qui revendique la direction du pays arguant qu'il est le président de l'Assemblée nationale légitimement élue en 2015. Il a le soutien des USA, des pays voisins et de nombreux pays européens. Les médias européens appuient largement la position américaine, sauf à gauche où l'on accuse les États-Unis d'avoir déstabilisé le pays pour s'emparer du pétrole.

DÉSASTRE ÉCONOMIQUE

Frédéric Lévêque, chargé de la Communication au Centre national de coopération au développement et coordinateur d'un site d'informations alternatif sur le Venezuela, propose une analyse qui sort du manichéisme. Il parle d'abord de l'économie. « *Le Venezuela est un gros producteur de pétrole. Sous la présidence de Hugo Chavez (1999-2013), le prix de l'or noir est élevé et les classes populaires en bénéficient. Mais Chavez n'est pas économe, il endette même le pays. Quand les prix du pétrole s'effondrent en 2014, le désastre économique se révèle : diminution de moitié du Produit Intérieur Brut et des deux tiers de la production de pétrole, effondrement des services publics, crise alimentaire, rareté des médicaments. Conséquence : une émigration massive. Quelque cinq millions prévus d'ici fin de l'année.* »

RUPTURE DÉMOCRATIQUE

La crise économique entraîne une contestation politique qui débouche sur un renversement de majorité à l'Assemblée nationale en 2015. Nicolas Maduro, qui a succédé à Chavez deux ans plus tôt, refuse de dialoguer avec l'opposition.

« *Il opère alors, poursuit Frédéric Lévêque, une fuite en avant autoritariste. Il met le Parlement hors-jeu, décrète l'état d'urgence, crée une Assemblée constituante à sa solde qui cadenas les élections présidentielles de 2018.* »

Les USA jouent-ils un rôle dans l'évolution du pays ? « *Ils n'ont pas créé la crise économique. Mais, dès 2017, Donald Trump affiche sa volonté d'asphyxier le pays. Il refuse aussi de reconnaître le résultat des urnes en 2018 et reconnaît Juan Guaidó comme seul président légitime. Et cela au mépris des lois internationales de non-ingérence dans les affaires internes d'un pays. Les USA cherchent aussi à diviser les forces armées. Mais sans véritable succès jusqu'à présent. Et pour cause : le haut commandement n'a aucun intérêt à lâcher Maduro. Il est en effet lié à l'extraction des ressources naturelles, au trafic de drogue, à la fuite des capitaux.* »

Et de conclure : « *Actuellement, personne ne sait où l'on va. Il faut que les acteurs arrivent à se parler, sinon...* » ■

📧 www.barril.info

INDICES

DÉBATTU.

Dans la Somme (France), l'abbé Nicolas Jouy a organisé deux débats avec des gilets jaunes. L'occasion de tisser des liens entre chrétiens et membres du mouvement de contestation, au cœur d'une région confrontée à la désertification économique.

JÊUNÉE.

Uniquement du pain et de l'eau pendant une semaine : c'est, depuis dix ans, l'objectif de carême des paroissiens de St-Antoine-de-Padoue, dans les Yvelines (France). Chaque soir, ils se retrouvent à l'église, puis s'en retournent avec un pain comme seule nourriture jusqu'au lendemain.



DÉCÉDÉS.

Trois personnes sont mortes faute de soins dans un village du Cameroun en février. Elles étaient adeptes d'une Église évangélique qui incite ses fidèles à ne choisir que la prière comme mode de guérison, refusant tout autre soin.

RESPECTÉS.

À l'occasion de la visite du pape au Maroc fin mars, les évêques de la petite minorité catholique locale ont plaidé pour que le pays respecte les droits des migrants et la liberté de conscience de tous les Marocains.



TOWNSHIPS.
La population voit sa situation se dégrader rapidement.

« **J**e continue à penser que l'Afrique du Sud est un pays important pour l'avenir du monde. Car, malgré tous les problèmes que nous connaissons actuellement, il n'est pas question de retourner en arrière. Le régime de l'apartheid était monstrueux, on ne le répètera jamais assez. Il a commis des dommages irréparables dans les corps et dans les esprits. Que nous ayons réussi à entrer dans l'ère démocratique par la négociation et pas par la violence est un sujet de fierté », explique Philippe Denis, frère dominicain d'origine liégeoise qui vit depuis 1988 dans ce pays dont il a pris la nationalité. Et où il contribue à la guérison des plaies de l'apartheid et des traumatismes apparus ensuite, dont le sida. Historien de formation et professeur d'université, il a créé le projet d'histoire orale *Sinombado*. Et il est le coauteur de *A life in letters*, une sélection, parue en anglais, de la correspondance de feu Mgr Hurley, archevêque de Durban, grande figure de Vatican II et de la lutte contre l'apartheid.

« ACCENTS ÉVANGÉLIQUES »

L'Afrique du Sud est sortie de l'apartheid depuis un quart de siècle. Le 27 avril 1994, le Congrès National Africain (ANC), mouvement non racial, remporte les premières élections démocratiques qui ont été précédées par de longues et difficiles négociations avec le gouvernement blanc. Nelson Mandela est élu président de la République. À cette époque, Mgr Hurley confie à l'auteur de ces lignes trouver des « accents évangéliques » dans le Programme de reconstruction et développement (RDP) de l'ANC.

« Merci d'avoir été à nos côtés durant la lutte et de l'être encore. Car il faudra relever bien des défis pour effacer les plaies du colonialisme et de l'apartheid. Et merci de poursuivre le travail sans fin pour la justice sociale dans le monde » déclarera Mandela au rédacteur de cet article deux ans plus tard. Une rencontre qui aura lieu dans une paroisse protestante de Soweto, ce township où, en 1976, avaient

débuté les émeutes des jeunes contre le régime raciste créé en 1948.

Durant son seul mandat – fait rare en Afrique, voire ailleurs ! -, l'ancien prisonnier politique donnera la priorité à la réconciliation, que ce soit entre les Sud-Africains de toutes races et au sein de chacune d'elles. Tant l'ex-président Frederik De Klerk que le chef zoulou Gathsa Buthelezi, leader du parti Inkatha qui avait collaboré avec le régime d'apartheid, participeront ainsi à son gouvernement. Mandela initiera également les multiples et émouvantes audiences de la Commission vérité et réconciliation.

En 1999, l'ancien exilé Thabo Mbeki succède à celui dont il était le vice-président. Il inscrit sa politique dans le développement mondial du libéralisme de l'après guerre froide en multipliant les privatisations. Et adopte une attitude de déni face au sida. Les mandats du Zoulou Jacob Zuma, élu en 2009 et réélu cinq ans plus tard, seront principalement marqués par des affaires de corruption. Il est remplacé à la tête de l'ANC en 2017 puis, l'année suivante, à la présidence de l'État par son vice-président, Cyril Ramaphosa. Cet ancien syndicaliste apprécié par Mandela, devenu millionnaire, était revenu à la politique en 2014 comme vice-président de la République.

FIERTÉ TEMPÉRÉE

S'il se réjouit des progrès réalisés durant toutes ces années, notamment en termes d'infrastructure (eau, électricité, routes, etc.), Philippe Denis ne minimise pas les difficultés auxquelles l'Afrique du Sud est confrontée. « La corruption, le népotisme, la criminalité et l'ineptie de nombreux responsables font que bien des secteurs de la société, surtout dans les régions rurales et les townships, voient leur situation se dégrader rapidement, déplore-t-il. D'où de nombreuses manifestations. Et le fait que le Parti des Combattants pour la liberté économique (EFF) a le vent en

De Mandela à Ramaphosa

L'AFRIQUE DU SUD, VINGT-CINQ ANS APRÈS L'APARTHEID

Jacques BRIARD

Depuis ses premières élections démocratiques d'avril 1994, la nation arc-en-ciel a connu de réels progrès. Mais les inégalités y restent criantes et le populisme prend de l'ampleur. Témoignage du dominicain Philippe Denis, qui y vit depuis 1988.

poupe. Fondé en 2013 par Julius Malema, exclu de l'ANC, l'EFF est la version sud-africaine du populisme européen. Malema est dangereux : il exploite les vrais problèmes du pays pour développer ce qui pourrait devenir une dictature. Il cultive à dessein la haine. »

« De plus, nous sommes aussi nourris de fake news, poursuit-il. Les relations raciales se dégradent. Le racisme anti-indien se développe et des Blancs jettent de l'huile sur le feu en parlant, d'une manière inutilement émotionnelle, d'un "génocide" des fermiers blancs. L'accession à la présidence en février 2018 de Cyril Ramaphosa est une bonne chose. Car il veut le bien du pays, contrairement à son prédécesseur Jacob Zuma, qui a été contraint de démissionner pour faits de corruption. Mais il n'est pas sûr que Ramaphosa contrôle l'ANC. Et j'ai honte de devoir dire que cet ancien mouvement de libération est devenu un parti de voleurs. En neuf ans, Zuma et ses amis ont fait un tort

énorme au pays. Ils ont capturé, c'est-à-dire détourné à leur profit, la police, les impôts, les parastataux et une partie des ministères. Ramaphosa s'efforce de réparer les dégâts et de colmater les brèches, mais il a fort à faire. » Le frère dominicain continue toutefois de croire en son pays. « Trois raisons nourrissent mon relatif optimisme : la vigilance de la société civile, le rôle précieux joué par une presse restée très libre et l'indépendance de la justice sur plusieurs dossiers importants. C'est grâce à ces trois facteurs que Zuma est tombé. »

MAL-LOGÉS

Les Sud-Africains se rendent aux urnes ce 8 mai pour élire les membres de l'Assemblée Nationale, qui désigne le président, et ceux des assemblées provinciales. S'ils sont nombreux à condamner les errements de Jacob Zuma et de ses proches, beaucoup d'entre eux sont aussi critiques à l'égard de l'ANC. C'est le cas de l'ONG Abahlali Basemjondolo

de Durban, qui défend les mal-logés et les sans-abri depuis 2005. Le 1^{er} mars dernier, elle dénonçait les fausses accusations formulées contre elle par des responsables locaux de l'ANC à propos de décisions judiciaires favorables à cent neuf familles expulsées à la suite d'actes de corruption pratiqués au sein du parti gouvernemental.

De même, l'AIDC, ONG nationale d'information alternative sur le développement, estime que la rupture avec le régime Zuma vise aussi la réconciliation avec les détenteurs de capitaux sud-africains et étrangers, mais sans discuter d'une transformation économique ou de mesures radicales de lutte contre les inégalités.

Selon elle, le budget 2019 de l'État post-Zuma est « pro-business, devant attirer des investissements étrangers à tout prix, sans réponse aux besoins urgents de plus de trente millions de Sud-Africains vivant dans la pauvreté ». Soit un autre travail que celui que souhaitait Mandela. ■

INDICES

RÉSIGNÉES.

Deux fois par an, les Bénédictines d'Ermeton, près de Maredsous, organisaient des sessions de découverte de la vie monastique pour des femmes intéressées par ce type de vocation. Mais, trop peu nombreuses, trop âgées et dans un bâtiment trop grand, elles ont finalement décidé de mettre la clé sous le paillason. Dans l'immédiat, le monastère continue toutefois l'accueil des hôtes.

TATOUÉS.

Phénomène de mode ou vague qui perdure ? L'engouement pour le tatouage touche aussi les jeunes chrétiens. Ils sont de plus en plus nombreux à se faire inscrire des signes religieux sur le corps, notamment le visage du Christ.



ÉCOLOGIQUES.

Deux cent cinquante paroisses, communautés, monastères et lieux religieux de France ont demandé d'obtenir le label « église verte » créé à la suite de l'encyclique *Laudato Si*, afin de mener des actions concrètes pour vivre en cohérence foi et engagement au service de la « maison commune ».

FERMÉ.

Faute de candidats, le séminaire de Lille, qui accueille les futurs prêtres de tout le nord de la France, fermera provisoirement ses portes en septembre prochain.

Delphine Horvilleur, l'antisémitisme et l'identité juive

« **LE DIVIN**
EST DE L'ORDRE
DU VERBE »

Propos recueillis par Pascal CLAUDE

L'antisémitisme refait surface dans de nombreux discours et actes. Delphine Horvilleur, rabbin française du Mouvement juif libéral, pense qu'il est impossible de l'éradiquer. Il faut plutôt donner des armes pour s'en prémunir. Elle développe cette idée dans un essai pertinent, *Réflexions sur la question antisémite*, qu'elle a présenté au micro de Pascal Claude dans l'émission *Et Dieu dans tout ça*.

— **Le peuple hébreu serait le « peuple élu ». Voilà qui a fait couler beaucoup d'encre et qui excite les antisémites. C'est ce que vous appelez « la bataille électorale » en précisant que la Bible indique que Dieu tisse des liens avec d'autres peuples et pas seulement Israël. Et cette explication est même chantée dans les synagogues !**

— À la synagogue, chaque fois qu'on lit un extrait de la Torah où Dieu dit à propos du peuple d'Israël : « *Vous serez saints parce que je suis saint moi, l'Éternel* », on lit simultanément un autre extrait. Dans celui-là, l'Éternel parle par la bouche du prophète Amos et dit : « *Vous, peuple d'Israël, vous êtes pour moi comme le peuple de Kaphor et de Kush*. » Ce texte sous-entend que l'Éternel avait aussi une relation avec des peuples voisins d'Israël. Accepter que l'autre ait reçu une bénédiction qui ne soit pas la mienne, cela me semble important à entendre aujourd'hui en un temps de tentations égalitaires, voire parfois égalitaristes

extrêmes. Le meilleur exemple en est la structure familiale. La tension qui existe dans une fratrie entre frères et sœurs a souvent à voir avec le fait qu'il n'est pas facile d'accepter que mon frère ou ma sœur ait une bénédiction différente de la mienne. C'est un sujet de jalousie. Mais grandir et faire la paix avec ses frères et sœurs, cela implique

« Je crois en la possibilité humaine dans la continuité à interpréter et à rencontrer du transcendant que certains appelleront Dieu. »

bien souvent la capacité d'accepter que le parent – en l'occurrence Dieu dans les textes – n'aille pas donner la même bénédiction à tout le monde et qu'on puisse vivre avec ça.

— **Qu'est ce que Dieu a révélé au peuple élu ? Il se pourrait que ce soit un silence...**

— C'est en tout cas ce qu'explorent un certain nombre de mystiques juifs, ceux qu'on appelle des kabbalistes. Certains vont même très loin en se demandant ce que nous avons bien pu entendre ce jour-là au mont Sinai. Ils vont jusqu'à suggérer qu'il s'agirait plutôt du bruit que fait la glotte humaine qui s'apprête à parler. On pourrait peut-être traduire cela en disant que la révélation, c'est, pour l'être humain, la possibilité de dire, de parler. Une possibilité, un peut-être qui est de l'ordre de ce que l'on pourrait encore entendre, encore écouter, encore interpréter à partir du texte.

— **Quand vous vous demandez ce que signifie être juif, vous écrivez : « Je ne crois pas que mon judaïsme soit extrêmement défini par ce que l'antisémitisme en a fait. » Cela voudrait-il dire que l'antisémitisme a, au moins en partie, défini votre judaïsme ?**

— Incontestablement ! Je crois que le judaïsme a dû se construire, de façon concomitante, aussi face à cette haine qu'est l'antisémitisme. Une haine dont il était la victime. Tout cela a contribué à bâtir une identité, toujours en mouvement, mais aussi un certain rapport aux textes, au pouvoir et au non-pouvoir. Le fait que le judaïsme se soit construit pendant des millénaires avec une forme d'impuissance lui a donné une puissance particulière pour affronter l'adversité. Mais je pense aussi que le juif n'est pas entièrement défini par le regard de l'antisémitisme et de l'antisémite. Il est impossible de répondre à la question de ce que c'est qu'être juif. Je suis bien en peine de définir le cœur de cette identité.

— **Un rabbin qui ne sait pas expliquer le judaïsme, c'est surprenant !**

— Les rabbins ne savent pas tout. Pour moi, le cœur de l'identité juive est une non-identité. Un indéfinissable qui ne répondra jamais à une définition, à quelque chose de définitif. Pour certains, être juif est faire partie d'un peuple. Pour d'autres, c'est vivre d'une certaine manière, pratiquer une certaine religion, avoir une histoire particulière...

— **Cela a-t-il du sens de parler de 'communauté juive' ?**

— 'Communauté' est un mot que j'utilise rarement. Et, quand je le fais, je mets nécessairement des guillemets. Parce que je ne sais plus très bien ce qu'il veut dire aujourd'hui. Une très vieille blague raconte que, si vous avez deux juifs, vous aurez au moins trois opinions. Moi, je dirais même plus que cela. En réalité, personne ne définit son judaïsme de la même manière. Certains parleront d'histoire, d'autres de filiation, d'autres encore de pratique, et certains pas du tout. Je m'en rends compte dans le dialogue inter-religieux ou dans un environnement plus chrétien, où la religion est affaire de beaucoup de foi ou de croyances. Ce n'est pas du tout le cas dans le judaïsme. De nombreux juifs ne se définiraient absolument pas comme des croyants, mais très fortement comme des juifs. Et, vraiment, je mets au défi quiconque de me dire ce que veut dire une fois pour toutes être juif. La meilleure chose que l'on puisse en dire est que le prochain juif le dira. De la même manière que nos textes n'ont pas fini de parler, que, dans la tradition juive, l'interprétation est continue, et que la prochaine génération fera encore parler les textes. Il en va de même pour l'identité juive.

— **Vous, pouvez-vous me dire si vous êtes croyante ?**

— Je vais sans doute encore éluder la question parce qu'il faudrait d'abord s'entendre sur ce mot. Si vous pensez que cela veut dire que je crois en l'équivalent d'un Dieu qui observerait en cet instant mes gestes. Un Dieu qui m'enverrait éventuellement des punitions pour mes actes, ou des récompenses en rétribution de mes bonnes actions... Alors, là, je vous dirais non. Je ne crois pas en ce Dieu-là. Je crois en la possibilité humaine dans la continuité à interpréter et à rencontrer du transcendant que certains appelleront Dieu. Du transcendant dans les textes, et dans la possibilité humaine de 'faire encore dire'. Tout rabbin que je sois, même avec le mot Dieu, je ne suis pas toujours à l'aise. En hébreu, par exemple, le nom de Dieu, qu'on ne peut pas prononcer, qu'on ne sait pas prononcer, est un verbe. Ce n'est pas un nom. Moi, je me reconnais plus dans l'idée que le divin est de l'ordre du verbe et pas du nom. Dans le sens où il décrit une action, une certaine façon d'être au monde ou d'agir, beaucoup plus qu'un état ou une personne, quelqu'un que je pourrais nommer. Ce n'est pas substantiver, c'est de l'ordre du verbe, donc de l'acte. Pour moi, il existe une possibilité pour nos actions de manifester du transcendant et du sacré dans nos vies. Mais, dès le moment où l'on utilise les mots ou les définitions, même quand on parle de Dieu, cela devient très compliqué... ■



Delphine HORVILLEUR, *Réflexions sur la question antisémite*, Paris, Grasset, 2019. Prix : 7,30€. Via L'appel : -5% = 16,44€.



Extrait de l'émission *Et Dieu, dans tout ça ?* diffusée le dimanche 13 janvier 2019 sur RTBF La Première.



© Magazine L'appel - Frédéric ANTONIE

EN BATEAU. Le seul moyen pour Muriel de rejoindre la terre ferme.

Comme chaque matin, Arnaud Prevost a déposé sa grosse besace dans sa barque de couleur jaune, puis est monté à bord. Assis à l'arrière de l'embarcation, d'un geste sec, il a lancé le petit moteur hors-bord. Sa tournée pouvait commencer. Arnaud est en effet le seul facteur de France à livrer tous les jours le courrier en bateau. Par tous les temps, il achemine lettres et colis dans les cent septante kilomètres de wateringues (rivières) et de watergangs (fossés) du marais de Saint-Omer, dit « de l'Audomarois », dans le nord de la France.

Couvrant toute la partie située au nord de la ville, le marais est une immense zone humide de trois mille sept cents hectares traversée de voies navigables, où la nature partage les espaces avec l'eau. Quelques routes y mènent. Mais, souvent, elles s'arrêtent brusquement. Là résident à l'année une centaine d'habitants (et beaucoup plus en été). Encore aujourd'hui, bon nombre des quinze mille parcelles de terre et d'eau où s'élèvent d'anciens bâtiments de ferme, ou des petites longères, sont sur des îlots, uniquement accessibles par la voie maritime. Ou en traversant les canaux sur de petits bacs privés que l'on fait avancer « à la chaîne ».

NE PAS TOUCHER

Arnaud, qui vient de Normandie, a dû apprendre à connaître la géographie de cette Venise verte dont les rues sont des canaux. Et où chaque demeure affiche fièrement, en bord d'eau, sa rutilante boîte aux lettres. Certains résidents du marais y habitent depuis des dizaines d'années. Il y en a qui ont hérité de leurs ancêtres leur lopin de terre immergée et la petite maison qui s'y dresse. D'autres ont acquis ce qui leur a permis de réaliser leur rêve : vivre sur l'eau, ou presque. Et se réveiller chaque jour dans la nature, au milieu d'un grand silence à peine perturbé par le chant d'oiseaux de deux cents espèces différentes.

Habiter dans un marais a des côtés enchanteurs. Mais pas toujours. Lorsque le temps est mauvais, accéder aux maisons isolées est parfois difficile, voire impossible. Certains hivers, on peut être empêché pendant plusieurs jours de sortir de chez soi, et donc de rallier la terre ferme. Mais comme tout le monde se connaît, l'entraide est alors de rigueur. Grâce à des « bacoves », ces bateaux à fond plat spécialement réalisés sur place pour le transport de marchandises, le confort est petit à petit devenu accessible aux habitants. Aujourd'hui, leurs résidences n'ont pas grand-chose à envier à celles du plancher des vaches. Mais les prescriptions urbanistiques sont drastiques : on peut réaménager, voire rénover, mais ne jamais transformer, ni agrandir. La plupart des habitations étant de petite taille, il faut s'en contenter. La gestion des eaux usées est, elle aussi, un immense défi, car la plupart des propriétés se satisfont depuis toujours d'un « tout-au-marais ». Celui-ci ne pose pas problème quand la zone n'est occupée que par quelques dizaines de personnes. Mais, lorsqu'arrive la belle saison et que des résidents secondaires rejoignent les habitants réguliers, ou que certains propriétaires transforment leurs maisons en chambres d'hôtes ou en gîtes, les nuisances augmentent...

AQUAROUTE

Dès le printemps, les amoureux d'une vie un peu sauvage sont nombreux à revenir ici dans leur petit chez eux. Les week-ends, le Grand Large, le canal principal qui traverse le milieu du marais, ressemble certaines heures à une petite « aquaroute » bien fréquentée. Car chaque habitation possède au moins une barque ou un bateau motorisé, parfois davantage. Et certains y ont ajouté des embarcations de loisir, comme des pédalos. De barque en bateau, tout le monde se salue, en essayant de faire le moins de remous possible pour ne pas déstabiliser les plus frêles embarcations. Sur le réseau de voies maritimes du marais, tout ce petit monde croise par moment les bateaux de ceux qui travaillent toujours dans ce lieu : les maraîchers.

Immersion au calme de la nature

ILS VIVENT DANS UN MARAIS

Frédéric ANTOINE

À cinquante kilomètres d'Ypres, la ville de Saint-Omer n'est pas très éloignée de la mer et du port de Calais. Là, dans un immense marais domestiqué par l'Homme, on vit toujours sur l'eau, presque en dehors du monde.

Depuis le XIX^e siècle, la culture des légumes est devenue la principale activité de cette zone humide tourbeuse, inondée par la mer jusqu'au Moyen Âge. Aujourd'hui, moins de cinquante familles vivent encore de l'exploitation de ces terres fertiles, alors qu'elles étaient encore deux cents il y a quarante ans. Leurs spécialités : le chou-fleur d'été, l'endive (le chicon belge) et la carotte de Tilques. Patrick Bedague est un des derniers cultivateurs de cette carotte tardive géante de gros calibre (vingt à trente cm de long), particulièrement sucrée. Comme les autres maraîchers dont les cultures bordent le marais, il commercialise la plupart de ses productions localement. Les habitants de l'Audomarois sont ses premiers clients.

Cet après-midi-là, parmi les barques qui filent sur le Grand Large, il y a le bateau que Muriel Richard guide de main de maître, passant à vive allure sous les ponts qui traversent le canal. Lilloise, Muriel a

longtemps travaillé comme démonstratrice au rayon sous-vêtements de luxe d'un grand magasin.

SORCIÈRE SYMPA

Tombée amoureuse du marais, elle a réaménagé une ferme du XIX^e siècle tout entourée d'eau. Elle y vit une partie de l'année, et y accueille quelques hôtes, qu'elle vient elle-même chercher en bateau là où s'arrêtent les voiries carrossables. Elle a baptisé sa maison du nom d'une sorcière des légendes audomaroises plutôt antipathique, Marie Grouette, qu'elle est arrivée à rendre sympathique.

Son petit coin de paradis est si joli que, dernièrement, il a été choisi comme décor pour le tournage d'un film. Filant sur le Grand Large, Muriel rejoint son compagnon, Damien, qui termine de rénover un tout petit chalet caché dans un bras du canal. Le bâtiment était vieux et à l'abandon. Il a été retapé sans rien changer à son aspect, pour en faire un petit lieu de vie agréable

et calme. Muriel, elle, s'est chargée de la déco. Comme d'autres habitants du marais, elle ne compte pas faire fortune en ajoutant ce gîte à sa ferme. Mais contribuer à la continuité d'une vie dans un endroit si particulier.

Si ses visiteurs ne sont que de passage, Muriel les aidera à découvrir les mystères du site. Elle leur renseignera comment rendre visite au dernier fabricant de bacoves. Elle leur conseillera un détour par la maison du marais, qui permet, depuis 2014, de le comprendre et d'en faire le tour. Elle leur indiquera la réserve naturelle toute proche des étangs de Romelaëre, ou les adresses des différentes sociétés qui organisent des promenades accompagnées ou non dans cette nature apparemment si sauvage.

Ce soir, Muriel et les autres habitants retourneront chacun sur leur îlot. En espérant n'avoir rien oublié pour vivre. Car la nuit, le marais de Saint-Omer est vraiment un monde perdu et oublié... ■

Femmes & hommes

JEFFREY WARREN.

Jeune gay new-yorkais, aspirant prêtre méthodiste, il a plaidé pour que son Église accueille des pasteurs homosexuels. Son discours a été relayé sur YouTube, mais n'a pas changé la doctrine méthodiste. Son Église refuse qu'il devienne pasteur.

DORIS WAGNER.

Ex-religieuse allemande de 36 ans, violée par un prêtre de la congrégation de l'Œuvre, elle a été l'une des témoins du documentaire diffusé sur Arte et la RTBF le mois dernier. Aujourd'hui mariée, diplômée en théologie et docteur en philosophie, elle aide les personnes abusées par des hommes d'Église. Et rêve toujours de voir l'attitude de Rome changer vis-à-vis des victimes.



VINCENT DOYLE.

Fils d'un prêtre catholique irlandais, psychothérapeute, il est le fondateur de *Coping International*, qui défend les droits des enfants de prêtres catholiques dans le monde. C'est lui qui a révélé l'existence d'un document de la Congrégation pour le clergé définissant les lignes directrices internes que l'Église recommande pour ces enfants.

LAURENT MONSENGWO.

Ancien archevêque de Kinshasa, il a confirmé que le vainqueur des élections présidentielles n'était pas Félix Tshisekedi, mais l'opposant Martin Fayulu. Une déclaration qui a provoqué l'ire du chef spirituel de l'Église de réveil, Assemblée chrétienne de Kinshasa (ACK), Pascal Mukuna, pour qui est révolu « le temps où l'Église catholique grondait, et que la terre tremblait ».



La révolte contre l'injustice a été le premier moteur des engagements d'Ariane Estenne. La nouvelle présidente du Mouvement Ouvrier Chrétien est une jeune femme de trente-quatre ans particulièrement sensible au féminisme, consciente que les inégalités entre hommes et femmes sont encore très nombreuses. Ce qui fait sens, pour elle, est de redonner un horizon possible aux combats collectifs porteurs de solidarité.

Propos recueillis par Paul FRANCK

Ariane ESTENNE

« LA QUESTION DE L'INDIGNATION TRAVERSE MA VIE »

— Sur quelles bases repose votre engagement ?

— Les questions de l'indignation, du féminisme, de l'éducation permanente et de l'action collective. Ces quatre mots dessinent la cohérence de ce que je suis. Depuis que j'ai une mémoire, l'indignation traverse ma vie. Déjà, à l'école, ma première révolte concernait l'inégalité entre garçons et filles. Au cours des deux dernières années du secondaire, avec l'organisation *Défi Belgique Afrique*, j'ai participé au Burkina Faso à un chantier jeunesse qui a inscrit mon comportement dans un parcours militant. J'ai été assez choquée par la façon dont la coopération était perçue. Je me suis sentie embarquée dans un projet qui me semblait paternaliste, voire même raciste à certains égards. On n'était, par exemple, pas certains que ce pour quoi nous étions-là, c'est-à-dire la construction d'un micro barrage, allait perdurer. Il m'a semblé qu'il s'agissait plutôt d'un

programme occupationnel pour des jeunes Belges. En revenant ici, je n'étais plus la même. Cette expérience m'a permis de réorienter mes luttes sur le paysage belge.

— ... et vers des engagements sociétaux.

— En effet, j'ai décidé d'étudier les sciences politiques et

je me suis vraiment intéressée à la question féministe. Durant mon parcours universitaire, je me suis spécialisée dans les questions de genre et me suis informée sur toutes les théories existant à ce propos. À la fin de mes études, cherchant un lieu où je pouvais vivre cet intérêt, je me suis engagée à *Vie Féminine*. J'ai adoré cette façon d'envisager la manière de passer d'une théorie à des questions concrètes. Comment, de façon très pratique, changer la condition des femmes en milieu populaire ? J'y suis restée huit ans.

— Quels sont les dossiers que vous y avez traités ?

— J'ai d'abord travaillé au service d'études, puis à la coordination de *La caravane des femmes*, un projet inspiré par ce qui s'était passé au Maroc au moment où le pays changeait la « moudawana », le code de la famille. Les féministes marocaines se sont dit : « *C'est très bien, mais au fin fond des villages, comment faire connaître ce nouveau code ?* » Elles ont ainsi organisé une caravane pour aller informer les femmes. L'idée de mettre sur pied, en Belgique, une marche du même type est née de la visite d'une délégation de *Vie Féminine* au Maroc. Son but était d'informer les femmes d'ici sur leurs droits, qui sont les mêmes que ceux

des hommes, sans être toujours appliqués. Cette initiative interrogeait la manière dont les femmes peuvent participer activement à un projet social. Et comment, dans un mouvement institutionnel, s'ouvrir à un nouveau public. Je suis ensuite devenue secrétaire générale adjointe afin de porter toutes ces questions.

— Comment êtes-vous passée de l'indignation à un combat plus collectif ?

— J'ai très vite compris que, pour lutter contre l'injustice, il faut lutter collectivement. Il s'agit d'une construction politique. C'est un apprentissage acquis dans des combats militants au jour le jour, où l'on rencontre des personnes qui veulent que les choses changent et qui sont convaincues que tout est lié.

— Qu'est-ce qui fait sens pour vous ?

— Pour moi, la réponse est politique. Fait sens notre capacité de changer le monde là où l'on est, et de rendre ce monde plus égalitaire et plus juste. Mais, personnellement, je ne me pose pas cette question en ces termes. Je suis une personne qui, lorsqu'elle se lève chaque matin, a envie de se bouger. Le sens est donc assez intuitif. Je n'ai jamais de grands doutes existentiels. Je vois très bien le sens de ce que je fais et de ce que je voudrais faire, c'est assez naturel. *In fine*, le sens est la capacité de changer le monde pour l'améliorer. Constaté que l'on possède cette capacité d'action et que tout n'est pas déterminé conduit à se rendre compte que ce que l'on fait chaque jour est porteur de sens. Même des projets ambitieux, difficiles, ne me font pas trop peur. Si on se donne les moyens collectivement, tout est possible.

— Pourquoi le féminisme est-il souvent connoté négativement par des hommes, et même par des femmes ?

— Nous vivons dans un monde fort normé. Notre éducation nous fait intégrer bien des choses. Il n'y a normalement aucune raison que les femmes soient plus féministes que les hommes. Le féminisme n'est donc pas une chose naturelle que l'on vit par essence. Mais, tant pour les femmes que pour les hommes, cela dépend de l'éducation, de la manière dont chacun est construit et peut être amené à poser un regard sur des faits sociaux, qui, pour moi, sont toujours des rapports construits. La part de l'inné est, à mes yeux, assez réduite. Ce n'est pas parce qu'on est une femme qu'on est plus sensible à ces questions-là. D'autant que le système patriarcal impose aux femmes énormément de normes. Cela empêche un espace mental de se déga-

« Ce qui fait sens, pour moi, c'est notre capacité de changer le monde là où l'on est. »

ger pour penser. Répondre aux normes est plus facile que s'émanciper. L'émancipation est une grande chance et une grande libération, mais ce n'est pas un chemin facile.

— Certaines décisions politiques prennent aussi des chemins insidieux qui rendent les femmes socialement plus fragiles...

— Effectivement. Le combat n'est pas terminé et les droits ne sont pas définitivement acquis. Il faut continuer à lutter pour les défendre. Quand on voit aujourd'hui l'absence de droits des travailleurs, on a l'impression de revenir au XIX^e siècle. Dans l'histoire du féminisme, on parle de vagues. Il s'agit d'un phénomène cyclique : chaque vague produit des avancées, puis est suivie de retours de bâton qui, de manière récurrente, proclament que, maintenant, ça suffit ! Maintenant qu'elles peuvent voter, maintenant qu'elles sont en mesure de choisir leur maternité, que veulent-elles de plus ? Tandis que des choses s'améliorent, en même temps, d'autres refluent.

— À ce propos, pour vous, le mouvement "me too" constitue une avancée ?

— Tout à fait. Il fait prendre conscience que des femmes sont instrumentalisées, sujettes à des agressions sexuelles. Mais, en même temps, certains droits reculent, tels ceux liés à la sécurité sociale. Une autre cause d'indignation concerne les postes de pouvoir occupés par les femmes vis-à-vis desquels on est en droit de se poser des questions.

« L'éducation permanente doit permettre à chacun de s'émanciper de ses maîtres, de penser par soi-même. »

Il faut aussi prendre conscience de la force de réaction des hommes, même si cela ne concerne pas tous les hommes, bien entendu. Certains d'entre eux sont atteints d'une "crise de la masculinité" dès que les femmes acquièrent de nouveaux droits. Une crise qui, en réalité, a toujours existé comme contre-discours face à l'émancipation des femmes.

— Comment et pourquoi êtes-vous devenue présidente du Mouvement Ouvrier Chrétien (MOC) ?

— *Vie Féminine* est l'une de ses composantes. C'est là que j'ai découvert l'éducation permanente, un domaine que j'ai progressivement appris à bien connaître. Quand Alda Greoli est devenue ministre, elle m'a demandé de travailler à ses côtés comme conseillère dans ce secteur. J'ai alors démissionné de *Vie Féminine*. Et lorsque la présidence du MOC a dû être renouvelée, mon nom a été cité, au vu de mes responsabilités en éducation permanente. Cette proposition m'a fortement intéressée, car le travail de transformation sociale dans un mouvement qui lutte pour plus d'égalité et de justice m'a toujours passionné.

— Quel plus le MOC peut-il apporter dans le combat social ?

— Le MOC est un objet hyper particulier. Il possède un noyau avec juste les travailleurs qui ne représentent pas l'ensemble de l'action et, au-delà, une enveloppe très large avec tous les membres de ses différentes organisations. Il faut réussir à mettre en mouvement cette tension-là. Comment, à partir de ce noyau, faire en sorte que l'on travaille avec tous les acteurs potentiels du mouvement. Les enjeux que nous vivons doivent être travaillés

avec le regard pluriel de toutes les organisations. Et le MOC me semble être le seul à pouvoir le faire.

— Comment renforcer l'éducation permanente, plus précisément en milieu populaire ?

— Pour moi, elle constitue vraiment un levier puissant pour transformer la société. Car cela touche tout le monde. Quand on parle d'éducation permanente, on est dans un travail culturel. La question est de savoir comment changer les mentalités. Il s'agit d'un travail de longue haleine, collectif et à moyen et long terme. L'éducation permanente doit permettre à chacun de s'émanciper de ses maîtres, de penser par soi-même. Le décret qui vient d'être réformé permet de travailler cela. Il invite les organisations à mener une auto-réflexion sur leurs actions. Comment, en tant qu'organisation, développer une pensée critique ?

— La militance dans les mouvements change. Certains s'en plaignent. Comment observez-vous ces transformations ?

— Les choses évoluent, et c'est bien. Les organisations doivent écouter ces nouvelles préoccupations. Les gens s'engagent autrement et pour des causes bien définies. Les réseaux sociaux changent aussi la donne, car ils permettent à chacun d'inviter à se mobiliser. Et je me rends compte qu'il y a beaucoup de mobilisations. Les gens ressortent dans la rue, pour le climat, pour l'accueil des réfugiés. La question qui se pose à nous, en tant qu'organisation, concerne la manière de se positionner face à cela. Comment pouvons-nous rencontrer ces préoccupations ? Si on propose des actions qui font sens par rapport aux besoins des personnes, et qui répondent à leurs contraintes organisationnelles, elles viennent. Par exemple, à *Vie Féminine*, la caravane du droit des femmes a déplacé des milliers de femmes. Cela nous demande d'être créatifs et de faire un gros boulot pour trouver la façon de proposer de s'engager. C'est ce qu'on voit aujourd'hui sur le climat.

— Certains disent qu'il n'y a plus de gauche, plus de droite. Vous partagez cette lecture ?

— Moi, je vois que les travailleurs ont des droits, qu'il existe une sécurité sociale et des services publics. À partir de cela, on peut parler de gauche et de droite. Si on défend les services publics, la sécurité sociale et le droit des travailleurs, on peut penser que ce sont des idées de gauche. Les détricoter est une politique de droite. Si je devais définir ce qui fait société avec des gens qui partagent des cultures différentes, je parlerais de solidarité, qui est la base de toute communauté.

— Selon vous, comment réenchanter le monde, sortir du tout argent ? Est-il possible d'avoir des projets qui tiennent compte de l'homme et le remettent au centre ?

— Redonner des horizons, voilà ce qui manque actuellement. La gauche peut être porteuse d'un tel projet. Fixer des horizons pour voir où l'on veut aller est de notre responsabilité. Aujourd'hui, les gens qui voient clairement où ils vont nous font peur. Notre tâche est de proposer des projets globaux basés sur des valeurs telles que la solidarité et la justice sociale. Par exemple, l'individualisation des droits pourrait être un projet commun du MOC. « M » pour mouvement, c'est-à-dire dire bouger, ne pas être figé. « O » pour ouvrier, ce qui impose de marquer son ancrage dans une lutte ouvrière, défendre l'émancipation des personnes les plus précaires. « C » pour chrétien, un héritage d'une façon de mobiliser les personnes en partant d'elles-mêmes plutôt que de la tête. ■

Deux siècles plus tard, cette frégate renaît

L'HERMIONE, UNE FOLLE ÉPOPÉE HUMAINE

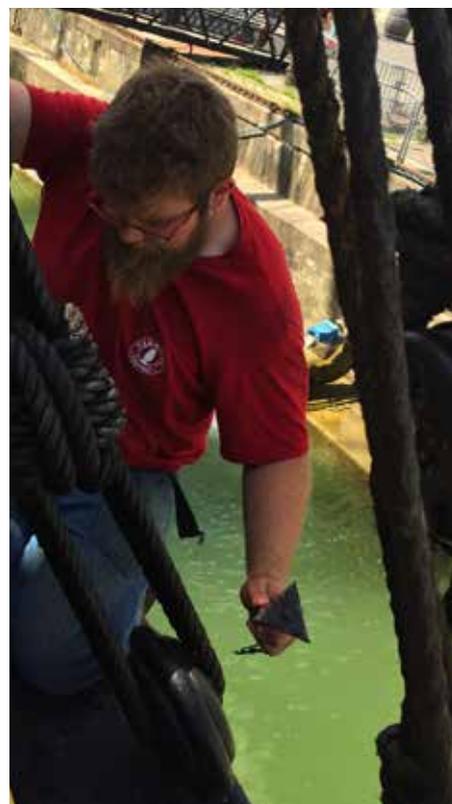
Texte et photos : Frédéric ANTOINE

4 avril 2019 : pour la quatrième fois de son histoire, la frégate l'Hermione a quitté son port d'attache de Rochefort, près de La Rochelle. Son périple maritime va cette fois la conduire le long des côtes normandes, d'où elle ne reviendra que début juillet. Depuis 2015, cette réplique exacte du bateau affrété par La Fayette en 1780 a retrouvé vie. Et est le théâtre d'incroyables aventures.



PARI INSENSÉ.

Frégate légère, l'Hermione avait été mise en chantier à Rochefort en 1778. Longue de quarante-quatre mètres, large de onze, elle comptait trois mâts et mille cinq cents mètres carrés de voiles. Il faudra à l'époque onze mois pour la réaliser. En 1996, une association relève l'immense défi de construire sa réplique et de la faire naviguer. Plus longue et plus voilée, la nouvelle Hermione sera mise à l'eau... dix-sept ans plus tard. Avec comme rêve initial : refaire le même parcours vers les Amériques que La Fayette. Le fabuleux voyage aura lieu en 2015. Il mobilisera des moyens énormes.



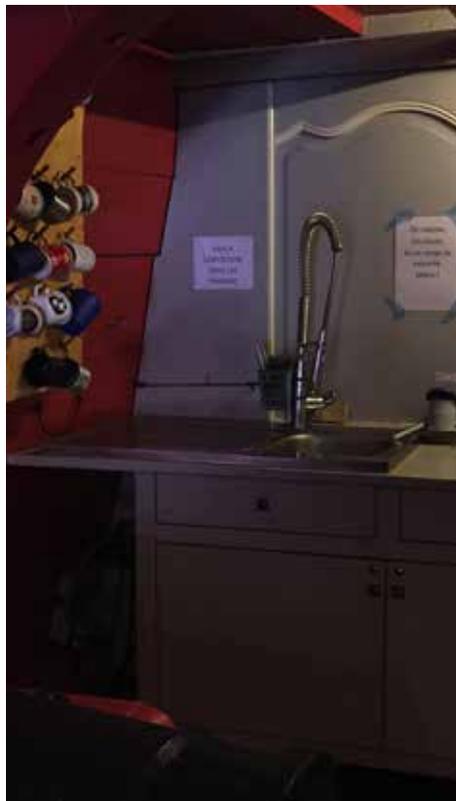
UNE ARMÉE DE VOLONTAIRES.

Pour faire naviguer cet immense bateau, il ne faut pas moins des septante-huit personnes, dont une quinzaine de marins professionnels et cinquante-six volontaires, essentiellement chargés de faire les manœuvres et de manier la voilure. Tout le monde peut devenir « gabier » à bord après avoir été admis à un stage exigeant... et payant. Nicolas, jeune ouvrier de la région parisienne, en rêvait. Après avoir été gabier pendant une saison, il a été engagé dans le personnel permanent. Désormais, à la forge ou accroché aux cordages, le bateau et son entretien font partie de sa vie.



HORS DE PRIX.

L'Hermione rêve d'expéditions. Mais chacune d'entre elles coûte une fortune. Six millions d'euros, par exemple, pour aller aux USA. L'association court donc derrière les sponsors, et fait même payer les gabiers qui participent aux voyages. Cette année, il a failli ne pas avoir de sortie, tant l'argent était difficile à réunir. À quai, on passe donc son temps à entretenir au mieux le navire. On cire, on graisse, on rapièce, pour éviter les usures inutiles de voiles, des poulies ou des cordages. Même s'ils ne servent plus qu'à faire du bruit, les canons sont aussi passés en revue par Didier, le maître d'équipage. Tout doit être opérationnel.



VISITE À TERRE.

À quai, l'Hermione aime montrer à ses visiteurs la vie rude qu'on y mène. Parfois, la technique moderne vient au secours des méthodes ancestrales de navigation. Mais, en mer, lorsqu'un coup de tabac agite le bateau, il n'y a plus de technologie. Dans la cuisine, tout valse en tous sens. Et rares sont les matelots qui évitent le mal de mer. Tenir la barre n'est alors pas de tout repos. Naviguer sur une frégate ne rime pas avec sinécure. Mais c'est toujours une incroyable histoire d'hommes et de femmes, tous passionnés.

« ... Marie-Madeleine se rend au tombeau » (Jean 20, 1)

DE GRAND MATIN, UNE FEMME

Gabriel RINGLET

Dans la douleur de son effondrement, Marie n'a plus qu'un rêve : toucher son corps aux endroits des blessures pour adoucir son propre supplice.



Cela arrive un dimanche, quand il fait encore sombre. La ville dort sur ses deux oreilles, tranquille, car la mort de Jésus n'est qu'un tout petit fait divers. C'est la fin du grand sabbat, du grand repos de la Pâque. « *Les verres sont vides, commente Jean Debruyne, les cendriers sont froids, les prostituées sont rentrées chez elles, (...) les outils sont accrochés, les champs sont au silence, les moulins sont éteints, les boutiques endormies. Tout est prêt pour qu'il ne se passe rien.* » Et c'est à cette heure-là qu'une femme se lève et quitte sa maison.

S'EXILER AVEC LUI

Blanche de tristesse et rouge de blessure, Marie-Madeleine traverse la fin de la nuit pour venir pleurer son aimé, toute seule, le caresser, l'embaumer, l'ensevelir une seconde fois. Même mort, elle veut le garder et l'enfermer dans ses bras, car son tombeau à lui, c'est son ventre à elle. Alors elle court au jardin. Le jardin, c'est le commencement. « *Il est tant de beauté dans tout ce qui commence* », écrit Rilke. Et Roger Munier prend le relais avec cette question : « *Le merle, à l'aube, quand il commence, qu'est-ce qui le pousse à commencer ? Il est seul et il commence, égrenant son chant pur, d'abord incertain, puis en force, irrépressible.* »

Entrer au jardin, c'est entrer en Genèse, dans un lieu où l'on retourne la terre, où l'on sème, où l'on arrose et où une herbe nouvelle se met à pousser. L'Église, en ce moment, aurait grand avantage à redevenir jardin. En allant au jardin, elle sait bien, Marie, qu'elle part en exil, mais elle veut s'exiler avec lui. Sur cette route-là, au moins, son deuil pourra commencer. Or, en arrivant au sépulcre, stupeur : la pierre a été roulée. Elle ne voit que le vide. Où est-il passé ? Qui l'a enlevé ? N'était-ce pas assez de le tuer vivant ? Fal-

lait-il encore le tuer mort ? L'échancrure de la lance s'élargit en elle à la dimension du tombeau vide.

UN ÉVÉNEMENT UTÉRIN

Pâques repose sur ce vide-là. Il invite à vivre en creux. Ne surtout rien précipiter. Mais la religion a horreur du vide. Elle remplit. Alors que Pâques est d'abord un événement utérin. La foi chrétienne commence par une béance. Se tenir dans la matrice de l'attente, s'inquiéter, ressasser... À quel moment le bon souvenir va-t-il prendre le pas sur le mauvais ? Quand les lys des champs vont-ils sourire à nouveau et les oiseaux du ciel picorer des graines de printemps ?

Il a fallu une table, du pain et un cruchon de vin. Comment une parole est-elle née de ce pain ? Une bénédiction ? Et à quel moment Marie-Madeleine a-t-elle senti son ventre remuer ? Un poème l'avait frappée à l'intérieur, qui grandissait de jour en jour. Ceux qui ont partagé leur faim, disait-il, multiplié leur soif, les brûlés de la passion, les écorchés de la douceur, les explorés de la tendresse... sont appelés à ensemen- cer une terre nouvelle. Fallait-il donc entrer dans la sépulture pour que germe le corps ? « *Monsieur le jardinier, supplie-t-elle plus loin dans le texte, dis-moi où tu l'as mis.* » (Jean 20, 15) Elle comprendra un peu plus tard que « Rabbouni » bougeait en elle. Le tombeau est vide, mais la femme est pleine.

Pâques commence sur la pointe des pieds. En égrenant un alléluia d'abord incertain, il fait confiance à cette formidable capacité d'inauguration qui habite le vivant. Et l'alléluia va grandir, jusqu'à éclater en force, irrépressible.

Pâques ne remplit pas la fosse.

Pâques ne supprime pas la mort.

Mais Pâques s'étonne que la mort soit enceinte. Et comment Pâques est pratique... il ramasse « *les linges posés à plat* » et s'en va vite à Bethléem préparer un berceau. ■

Robert SCHOLTUS, *Le monde commence à tout instant*, Cerf. Prix : 17,00€. Via L'appel : -5% = 16,15€.
Jean DEBRUYNE, *Jésus son Évangile*, Paris, Presses de l'Île de France, 2005. Prix : - 18€. Via L'appel : -5% = 17,10€.

Lectures spirituelles



PAROLES BIENVEILLANTES

Sur le besoin d'exister, le désir, le changement, les bonnes nouvelles, François d'Assise et le pape François, ou l'écologie de l'esprit, l'auteure, psychothérapeute et animatrice pastorale, se donne pour mission d'œuvrer à la justice et à la paix. Elle le fait sous la forme de courts chapitres, facilement parcourus, où alternent des citations, quelques réflexions, un point de vue religieux, des conseils et des pistes concrètes, et enfin un conte. À lire par ceux et celles qui veulent s'offrir des moments à l'écart de l'agitation ou de l'efficacité. (J.G.)

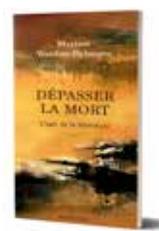
Marie-Françoise SALAMIN, *Cultiver la vie*, Saint-Maurice, Éditions Saint-Augustin, 2018. Prix : 12,00€. Via *L'appel* : -5% = 11,40€.



SOUFFRANCE PSYCHIQUE

Soignée pour bipolarité depuis trente ans, l'auteure témoigne de ce que l'on peut ressentir, confronté à une fragilité psychique qui perturbe la vie quotidienne, les activités sociales et les relations aux autres. S'adressant à un vis-à-vis qu'elle nomme Najuka, qui signifie fragilité dans une des langues de l'Inde, elle propose méditations et réflexions sur l'accueil de l'autre, sur l'organisation sociale de la prise en charge des maladies psychiques et sur l'évolution de la manière de les considérer au fil des époques. Elle insiste surtout sur la nécessité de considérer l'autre comme une personne à part entière. (J.G.)

Véronique DUFIEF, *Fragile asile*, Paris, Salvator, 2019. Prix : 18€. Via *L'appel* : -5% = 17,10€.



FACE À LA MORT

La mort laisse sans mots pour exprimer sa réalité lorsqu'elle survient au milieu de la vie. Comment faire face à ce désastre ? « *Se consoler au cœur de la littérature* », propose l'autrice. Professeure à l'UCL, elle analyse comment la lecture assume des fonctions sociétales. Avec brio et de nombreuses références de textes (accompagnés de musiques disponibles en écoute libre), elle mène son lecteur au plus profond de l'indicible. Depuis le moment où il faut « *faire face au choc* », jusqu'à celui où il devient possible « *d'inviter les morts hors de la page* », après avoir « *effectué le chemin du deuil* ». (C.M.)

Myriam WATTHEE-DELMOTTE, *Dépasser la mort*, Arles, Actes Sud, 2018. Prix : 21€. Via *L'appel* : -5% = 19,95€.



RETRAITE SPIRITUELLE

D'éducation chrétienne, Guillaume de Fonclare a pris, depuis longtemps, ses distances par rapport à l'Église et à ses dogmes. Il reste néanmoins tiraillé par la question de Dieu et le sens de la vie. Bien décidé à chercher des réponses à ses interrogations, il s'est retiré seul, pendant deux mois, dans une maison à la campagne. Au fil des jours, il raconte son cheminement, ses découvertes, ses doutes, les obscurités et les illuminations. Un parcours émouvant, éclairé par des lectures, des rencontres, la présence d'une nature vivifiante et, au bout du chemin, un apaisement au contact d'un « *plus grand que soi* », force vivante et joyeuse. (G.H.)

Guillaume de FONCLARE, *Ce nom qu'à Dieu ils donnent*, Paris, Stock, 2019. Prix : 18,90€. Via *L'appel* : -5% = 17,96€.



THÉOLOGIE NOUVELLE

Compte tenu de ce que l'on sait de l'univers et de l'évolution, on ne peut plus parler de Dieu comme le fait l'Église. Les dogmes sur son identité, la divinité de Jésus, le péché originel, la rédemption, la résurrection, sont obsolètes et incroyables. C'est la conviction argumentée de cet ancien évêque américain de l'Église épiscopaliennne de tradition anglicane. Selon lui, une réforme radicale de la théologie est essentielle pour un avenir chrétien. Dieu est source de vie et d'amour, présence infinie en Jésus qui continue à l'inspirer de manière totalement pertinente. Un livre hors des sentiers convenus, interpellant, à discuter. (G.H.)

John Shelby SPONG, *Pour un christianisme d'avenir*, Paris, Éditions Karthala, 2019. Prix : 20€. Via *L'appel* : -5% = 19€.



AVEC MGR PROANO

Avec son épouse colombienne, Jacques Tribout, ingénieur français devenu théologien, a collaboré en Équateur avec Mgr Léonidas Proano, évêque de Riobamba. Il en témoigne ici et rappelle que cet « évêque des Indiens », issu d'une famille pauvre, a été marqué par la méthode Voir-Juger-Agir, le concile Vatican II et les théologiens de la libération. Quand ce pasteur développait une Église locale libératrice et communautaire, il a dû faire face aux dirigeants de son pays, à un nonce apostolique, à des confrères et à l'Opus Dei. Un livre stimulant et bien documenté. (J.Bd)

Jacques TRIBOUT, *L'évêque qui refusait le cléricalisme. Cinq années avec Léonidas Proano chez les Indiens d'Équateur*, Paris, Karthala/Signes des Temps, 2019. Prix : 25€. Via *L'appel* : -5% = 23,75€.

Vers quelle version de moi-même suis-je en chemin ?

NOUS SOMMES

EN MOUVEMENT

Floriane CHINSKY

Docteure en Sociologie du Droit, Rabbin du MJLF



**Nous sommes
davantage que ce
que nous sommes.
Nous sommes ce
que nous pouvons
devenir.**

Edgar Morin est, avec d'autres, un penseur du « réenchantement du monde ». Son nom de naissance n'est pas Morin, mais Nahoum, qui signifie consolation. Pour lui, la pensée doit quitter l'espoir d'obtenir des réponses définitives et s'ouvrir à la complexité du monde. Il faut penser aux changements de pensée qui sont nécessaires pour que notre monde se réenchante pour nous-mêmes, pour le monde dans lequel nous vivons.

« DURRUTI N'EST PAS MORT »

Le temple de Delphes portait l'inscription : « *Connais-toi toi-même.* » La difficulté de cette formulation, c'est qu'elle prétend que nous « sommes » quelque chose, que nous aurions une « essence », une « nature ». Or, nous ne sommes rien. Nous ne sommes rien de figé. Nous voudrions savoir, et parfois nous le demandons aux autres, à nos amis, à nos psys, à nos rabbins, à nos gourous, à notre horoscope. Nous voulons entendre : « *Tu es gentil* », « *Tu es forte* », « *Tu es beau* » « *Tu es intelligente* ». Nous voudrions « être ».

Dans cette recherche de réponses, nous nous tournons vers des dieux de toutes sortes, vers le religieux, l'économie ou la biologie, comme s'ils avaient des réponses. Les hommes de pouvoir et les industries technologiques l'ont compris. Les publicités fleurissent pour des tests ADN qui nous permettraient de savoir « qui nous sommes ». Nous aimons les films dans lesquels le héros change d'identité par magie. Nous passons parfois par les produits miracles ou la chirurgie esthétique.

UNE EAU EN MOUVEMENT

Héraclite disait que nous ne pouvons pas nous baigner deux fois dans le même fleuve. Lorsque nous nous baignons dans l'eau, elle ne doit justement pas être statique. Pour qu'elle soit un *mikvé* et nous aide à évoluer, elle doit être en mouvement. Comme le disait Hillel : « *N'aie pas confiance en toi jusqu'au jour de ta mort.* » Ou plutôt : « *Ne crois pas que tu es ce que tu es, jusqu'au jour de ta mort, car tu ne sais pas ce que tu peux devenir.* » (avot 2 :4)

La philosophe féministe et anarchiste Emma Goldman avait rencontré l'anarchiste espagnol Buenaventura Durruti pendant la guerre d'Espagne. Il disait ne pas donner d'ordres à ses soldats : « *Ils sont venus à moi de leur plein gré, ils sont disposés à donner leur vie pour notre lutte antifasciste. Je crois, comme j'ai toujours cru, en la liberté. Une liberté qui repose sur le sens de la responsabilité.* » Le chef militaire lui-même ne considère pas qu'il a les réponses pour les autres, mais que chacun doit faire son chemin et chercher. Publié après la mort de Durruti, l'article d'Emma Goldman est titré : « *Durruti n'est pas mort.* » De la même façon, des siècles après la mort de Jacob, rabbi YoHanan disait : « *Le patriarche Jacob n'est pas mort.* » (taanit 5a), Car les idées que nous continuons à porter restent en vie, en changement, et en devenir.

Nous pouvons renoncer à chercher « qui nous sommes » et nous engager à décider « de quoi nous sommes capables ». Nous pouvons renoncer à nous appuyer sur « la réponse scientifique » et rechercher « ce que disent les sciences de la complexité du monde ». La réalité n'est pas une terre solide sur laquelle nous pouvons marcher. Elle est une eau fluide dans laquelle nous pouvons nager. Elle s'écoule, tout en nous maintenant hors de l'eau. Le travail de déchouva et de aHrayout de la tradition juive, le réexamen et la responsabilité, correspondent au travail de réenchantement d'Edgar Morin et d'action directe d'Emma Goldman. Marc Twain disait : « *Ils ne savaient pas que c'était impossible alors ils l'ont fait.* » Au cours de nos vies, nous avons appris que certaines choses étaient impossibles. Il est temps de l'oublier. ■

Cent fois sur le métier remettre son ouvrage

CHANGER

LE MONDE

Josiane WOLFF

**Présidente du Centre d'Action Laïque du
Brabant wallon**



**Enjamber le
fleuve des
découragements
et devenir le pont.
Chacun, avec ses
propres outils, peut
changer les choses.**

Chacun de nous pressent la radicalité des bouleversements de société dans lesquels nous sommes aspirés. Le passage à l'acte prime sur le dialogue. L'action collective déferle sans attendre que soit analysée la phase de négociation. Pire : mépris, humiliations, repli sur soi, incitations à la haine se multiplient et s'affichent sans complexe. Ces outils puissants que sont les médias sociaux envahissent peu à peu notre espace de vie, et notre rapport aux autres s'en trouve ébranlé. Je dois l'avouer, ce monde dans lequel je fête mes soixante-six ans est bien loin de celui dont j'osais rêver à vingt ans.

Et pourtant... S'il faut encore « *cent fois sur le métier remettre mon ouvrage* », je reste convaincue de ne pas courir derrière une utopie lorsque je me mobilise pour une société à dimension humaine, un monde de libertés où chacun pourrait exprimer ses opinions avec clarté et en débattre avec bienveillance. Un monde où chacun serait heureux, dans sa définition propre du bonheur.

PARLER ET AGIR

La parole est la première manière de changer les choses. Encore faut-il, me direz-vous, se forger une opinion personnelle. C'est vrai. Car, dans notre rapport au monde, il ne s'agit pas de simplement juxtaposer des opinions, mais de nous en faire une : la nôtre. C'est elle qui deviendra le moteur de nos engagements. Et qu'importe si nous nous retrouvons en opposition avec notre famille philosophique ou culturelle et avec nos meilleurs amis. Nos idées n'en sont pas moins légitimes. Rejoindre l'opinion de

la majorité n'est pas preuve d'intelligence, mais l'expression de nos craintes. Il faut, en effet, du courage pour penser par soi-même. C'est pourtant le premier pas vers l'autonomie, le respect de soi, la clarification de notre identité d'humain.

Mais avoir de bonnes idées ne suffit pas. Agir est essentiel. Ma grand-mère avait coutume de dire : « *Si tu n'as plus de lait, tu peux t'asseoir au milieu de la prairie avec un seau et attendre qu'une vache passe, mais ça ira plus vite si tu vas à l'épicerie.* » Elle disait aussi : « *Change ce que tu peux changer et fais de ton mieux.* »

À CHACUN SES OUTILS

Tout est dans la cohérence du message. Le peintre a trois couleurs en plus du blanc et du noir, le musicien a sept notes, l'écrivain les vingt-six lettres de l'alphabet pour composer ses mots, le sculpteur s'en sort avec un burin et un maillet. Chacun, avec ses propres outils, s'il tente de traduire une pensée juste, pourra changer les choses. Pas en vue d'un examen ici-bas, face à ses contemporains, ni dans l'au-delà, face à la pesée des âmes comme l'imaginaient déjà les Égyptiens il y a cinq mille ans, mais face à lui-même. C'est mon intime conviction. C'est le moteur de mes actions en laïcité : promouvoir l'engagement individuel comme outil d'apprentissage de capacités à influencer la réalité. C'est permettre à chacune et à chacun d'améliorer sa compréhension du monde en devenant un être agissant.

J'ai eu parfois l'impression d'être une piètre actrice dans une histoire qui me dépassait, faisant de mon mieux, mais jamais suffisamment. Alors, je sombrais dans le découragement, et chacun de mes soupirs soufflait un peu la flamme censée éclairer ma compréhension du monde. Mais, un peu à la fois, je n'ai plus eu peur de ceux qui élevaient la voix pour me faire taire. Aujourd'hui, j'ai cessé de me réduire à la plus petite portion de moi-même pour enjamber le fleuve de mes découragements et devenir un pont.

Nous partirons tous un jour, comme un livre se ferme. Je garde l'espoir que d'autres en reprendront la lecture. ■

Les multiples bienfaits du déguisement

QUAND L'ENFANT JOUE À ÊTRE UN AUTRE

Chantal BERHIN

Mettre la cape de Zorro, enfiler la robe d'une princesse ou se transformer en monstre... Se déguiser développe certaines facultés et contribue à la découverte de soi et de l'autre, reconnaissent les experts de la petite enfance.

Théo a endossé un costume de pirate et bataille dans toute la maison avec son sabre. Nina, coiffée d'un chapeau à voilette, a chaussé les hauts talons de sa maman et enroulé des colliers brillants autour de son cou. Juliette a enfilé une robe de princesse et donne des coups de baguette magique aux poupées pour les transformer en crapauds. Ce n'est ni la période d'Halloween ni le carnaval. Simplement un mercredi après-midi, entre le temps de midi et celui du goûter, dans une famille ordinaire qui fête l'anniversaire du garçon.

Dans l'émission *Air de Famille* produite par la RTBF et l'Office de la naissance et de l'enfance (ONE), les experts soulignent que la plupart des enfants aiment se déguiser, surtout entre cinq et huit ans, période durant laquelle ils sont en quête d'identification. Ils recherchent un modèle, le plus souvent chez leurs parents ou chez les adultes qui les entourent.

EXPLORER D'AUTRES VIES

Avant l'âge de trois ans, l'enfant n'éprouve pas le besoin de « changer de peau ». Ses premiers déguisements consistent souvent à enfiler les chaussures à hauts talons de la maman, à nouer la cravate du papa ou à coiffer le casque de sa moto, sans distinction de genre. Il se projette dans l'avenir par le déguisement qui a le pouvoir d'accélérer le temps. Dans le costume d'un adulte, il devient symboliquement celui dont il joue le rôle. Comme le relèvent des spécialistes de la petite enfance, le fait de porter un costume ou un déguisement correspond à l'envie inconsciente de montrer d'autres facettes de soi, de s'exprimer plus librement, de s'inventer un personnage ou encore de changer les relations entre soi et les autres.

En grandissant, l'enfant va vouloir jouer à être d'autres personnages, dans un univers plus large. Il choisit de s'habiller, par exemple, avec des vêtements de type professionnel : médecin, plombier, infirmière, policier, pompier... Ce jeu lui permet d'expérimenter ce qu'il voudrait être plus tard. En choisissant des tenues qui évoquent d'autres vies, il entre dans un espace de liberté nécessaire à son épanouissement psychique. Se déguiser fait partie de la découverte de soi et de l'autre, assurent les auteurs de l'émission *Air de famille*. Et il n'y a pas lieu de s'inquiéter

si une petite fille veut mettre un costume de pompier ou si un petit garçon souhaite porter une robe à paillettes et utiliser le maquillage de sa maman pour devenir une princesse. Les adultes peuvent se sentir déroutés, mais ce comportement enfantin est tout à fait normal.

Au fil de sa croissance, l'enfant en vient à désirer des déguisements moins créatifs, en rapport avec les dessins animés ou des histoires normées, avec des héros, des princes, princesses, fées ou pirates. Comme pour ses aînés, ses goûts sont parfois, voire souvent, dictés par la publicité et la télévision. Ce qui induit une certaine uniformité et a le pouvoir d'augmenter le chiffre d'affaires des magasins spécialisés en déguisements.

SCÈNES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Selon Xavier Goossens, conseiller pédagogique à l'ONE, en plus d'être un jeu qui procure énormément de plaisir, se déguiser est également une activité créative qui aide les enfants à développer plusieurs facultés importantes : leur imaginaire, leur langage et leur psychomotricité fine. « *Le déguisement, explique-t-il, permet à l'enfant de rejouer des scènes de la vie quotidienne, mais de la façon dont lui les perçoit. En entrant dans des mondes qu'il s'invente lui-même, il développe sa créativité. C'est ce qu'on appelle le jeu symbolique.* » Le fait de s'habiller, de se déshabiller, de faire et défaire ses lacets, ainsi que d'attacher ou de détacher des boutons, développe la motricité fine. Le jeu costumé permet aussi à l'enfant d'exorciser ses frayeurs et de canaliser ses excès, comme la colère ou la violence. En choisissant un costume de dragon ou de monstre, par exemple, il apprivoise ces pulsions et déjoue ses peurs. Les spécialistes de l'éducation soulignent qu'il est important de laisser l'enfant choisir ses déguisements par lui-même, sans chercher à contrôler le « bon » costume. Car son choix révèle les qualités qu'il aimerait s'attribuer à un moment précis de son existence. Peu importe donc que son costume soit beau ou pas.

Comment encourager l'enfant à se déguiser ? Nul besoin d'acheter des panoplies complètes, souvent chères. Selon les spécialistes de l'ONE, ces déguisements tout faits « *limitent la créativité des enfants, car ces personnages possèdent déjà leurs attributs, physiques et psychologiques. Les petits reproduisent alors ce qu'ils ont vu ou lu* ».

**SOUPAPE.**

Se costumer permet au chaudron des émotions enfantines de lâcher son trop-plein .

L'idéal est de mettre à leur disposition une malle remplie de vieux vêtements et d'accessoires qu'ils pourront enfiler quand ils en auront envie, pour se mettre dans la peau de personnages réels ou imaginaires, et jouer le rôle qui leur convient.

Le déguisement qui permet la plus grande créativité chez l'enfant, tout en renforçant le lien familial, est celui « fait maison ». Un costume de sorcière cousu dans une vieille couverture ou une robe de fée créée à partir de foulards constitue une activité qui stimule l'imagination et les liens affectifs entre parents et enfants. On peut aussi permettre à l'enfant de se grimer ou de se maquiller. L'ONE donne des conseils et met en garde contre certaines pratiques dangereuses. Par exemple, jamais de grimage avant trois ans, la peau est trop sensible. Et le maquillage ne doit être gardé que quelques heures au maximum, même si l'enfant refuse de l'ôter.

RESPIRATION MENTALE

Se déguiser est une vraie respiration mentale pour les plus jeunes. La pédiatre Edwige Antier explique que cela correspond à une envie de se sentir fort, comme une revanche contre le cours normal des choses. En enfilant les vêtements d'un super-héros, l'enfant s'offre le pouvoir d'inverser la réalité où ce sont les parents qui détiennent l'autorité. Sous un costume, ou derrière un masque, puisqu'il est un autre, il ose jouer les méchants ou être un gentil qui sauve

le monde. « *Le déguisement est une soupape qui permet au chaudron des émotions de lâcher son trop-plein sans risques* », affirme le médecin. « *C'est une entrée formidable dans l'imaginaire et une façon, pour les enfants, d'établir des rapports très différents entre eux.* »

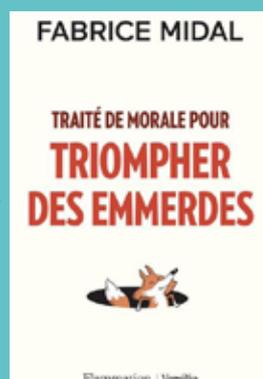
Faut-il limiter les déguisements à des périodes spécifiques, comme Halloween ou le carnaval, ou encourager les enfants à se déguiser en dehors de ces occasions particulières ? Pour Xavier Goossens, il s'agit d'un jeu libre dans lequel les enfants se plaisent à essayer plusieurs identités et qui leur permet de développer des capacités créatives, langagières et manuelles. Mais ne pas avoir envie de se déguiser est à respecter également. Le premier critère est de laisser l'enfant choisir lui-même sa propre panoplie. ■

Le déguisement, c'est aussi pour apprendre, émission *Air de Famille*, sur le site de l'ONE www.one.be et sur YouTube.



Sophie MARINOPOULOS, *Dites-moi à quoi il joue, je vous dirai comment il va*, Vanves, Marabout, 2013. Prix : 5,99€. Via *L'appel* : - 5% = 5,70€.

*Au-delà
du corps*

**« SOIS CE QUE TU ES »**

« *Les emmerdes ne sont pas des calamités. Ce sont des crampons qui nous aident à avancer sur ce chemin vers soi qui n'est pas un enfermement de soi* », affirme Fabrice Midal dans son dernier ouvrage. Après *Foutez vous la paix !* et *Sauvez votre peau !*, il rappelle que « nous avons

en nous (...) tout pour réussir à triompher des emmerdes ». Ce *Traité de morale* est à lire sans modération afin de cesser de pleurnicher et de trouver des solutions là où on pensait qu'il n'y en avait plus.

Fabrice MIDAL, *Traité de morale pour triompher des emmerdes*, Paris, Flammarion/Vervilio, 2019. Prix : 17,90€. Via *L'appel* : - 5% = 17,01€.

Dix ans de cinéma et de théâtre

LUCIE DEBAY

EN QUÊTE DE CHEMINS DE TRAVERSE

Propos recueillis par Michel PAQUOT

Encore peu connue du grand public, malgré quelques beaux rôles sur écrans et sur scène, l'actrice franco-belge aime les personnages éloignés d'elle. Tel celui d'une femme qui abandonne mari et enfants dans *Nos batailles* de Guillaume Senez, récompensé par un Magritte.

« **M**aman, je t'aime. » « Moi aussi, je t'aime. »
 « Tu es trop belle, vraiment trop trop belle. » « Toi, tu es encore plus belle. »
 « Non, c'est toi. » Scène de souper ordinaire. Paul n'est pas encore rentré de son boulot et c'est sa femme, Laura, qui fait manger leurs enfants, Rose et Elliot. Elle, c'est Lucie Debay, une actrice franco-belge qui s'est installée à Bruxelles il y a plus de dix ans, lorsqu'elle a entamé des cours de théâtre à l'INSAS (Institut national supérieur des arts du spectacle).

Dans *Nos batailles*, elle joue, aux côtés de Romain Duris, une épouse et mère de famille qui, sans que rien ne le laisse présager, s'évapore dans la nature. Pour cette interprétation tout en finesse, et totalement improvisée (le réalisateur Guillaume Senez ne fournit pas de dialogues), elle a reçu, il y a quelques semaines, le Magritte de la meilleure actrice dans un second rôle. C'est sa deuxième statuette, cinq ans après celle du meilleur espoir féminin pour *Mélody* de Bernard Bellefroid. Couronné deux fois lors de cette cérémonie, comme meilleurs film et réalisation, *Nos batailles* vient de ressortir en DVD et Blu-ray.

ENFANCE BOUDDHISTE

Si cette souriante jeune femme de trente-quatre ans, mère d'une fillette de deux ans, a voulu arpenter les scènes de théâtre et les plateaux de cinéma, ce n'est pas suite à la fréquentation assidue des salles de spectacle ou par cinéphilie névrotique. Encore moins par admiration pour telle ou telle actrice. « *Ce n'était ni une évidence ni un rêve d'enfant* », admet-elle. Elle a en effet passé en France un bac scientifique dans un lycée où elle était inscrite en sports-études, sans trop s'interroger sur son avenir. Elle se remémore seulement deux épisodes qui, après coup, pourraient apparaître comme les déclencheurs de sa vocation : un stage effectué à quinze-seize ans pour apprendre à filmer, au cours duquel elle est amenée à improviser devant la caméra. Et une année de théâtre à la fin de ses études secondaires. À chaque fois, son professeur remarque sa prestation et l'encourage à persévérer.

Lucie Debay a eu une enfance peu commune. Avant de s'arrimer à la capitale belge, elle a vécu avec son père au Togo et a suivi, dans plusieurs villes françaises (Rennes, Strasbourg, Montpellier), sa mère qui y accompagnait son maître zen. « *Je suis née dans des camps zen, raconte-t-elle. J'ai donc passé mon enfance entourée de moines bouddhistes. Ma mère vit aujourd'hui dans un temple en France et médite tous les jours. J'ai moi-même médité quand j'étais gamine. C'était ma vie, cela ne me paraissait pas étrange.* »

INITIATION À LA PRIÈRE

La comédienne n'a donc pas été baptisée, ne connaît rien de la religion chrétienne et n'a même jamais mis les pieds dans une église, donc assisté à une messe. Mais ça, c'était avant. Car elle a bien dû s'y mettre pour *La Confession* de Nicolas Boukhrief (2016), nouvelle adaptation du roman de Beatrix Beck, *Léon Morin prêtre*. Une universitaire catholique lui a enseigné quelques rudiments de christianisme et elle a découvert la prière. « *J'en ai appris une par cœur et je suis entrée dans l'église de Saint-Gilles, derrière le parvis, pour la réciter. Même si c'est vraiment à l'opposé de mon éducation, j'ai trouvé cela très intéressant. Je l'ai pris comme une formation.* »

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois qu'elle entrait dans la peau d'un personnage complètement différent d'elle, ce qui lui permet d'explorer une autre face de sa personnalité. Une altérité qu'elle recherche dans les rôles qu'on lui propose. Dans *Mélody*, en 2014, elle jouait une mère porteuse. Convaincante, puisqu'elle a été primée au Festival des Films du Monde de Montréal. L'année suivante, dans *Un Français* de Diastème, elle campait une fille d'extrême-droite fréquentant des skinheads racistes et violents. Un rôle qu'elle a chargé de toute son humanité, même s'il ne lui ressemble pas du tout. « *Quand on accepte un rôle, il faut savoir ce que l'on est. Je puise dans ce que je connais et je me nourris de tout. Même des rôles à l'opposé de ce que je suis, je les joue avec sincérité.* »

NICOLAS III DE BELGIQUE

À côté de ces films à la dimension sociétale affirmée (on peut encore citer *Lola Pater*, avec Fanny Ardant, autour du transgenre), Lucie Debay s'est également plongée avec délice dans d'autres aventures cinématographiques moins balisées. Tels *Somewhere Between Here and Now* d'Olivier Boonjing, qui lui a tout de même valu un prix d'interprétation à Los Angeles en 2009. *Daedalus*, tourné en anglais par Jean-Manuel Fernandez, où elle tient le rôle principal. Ou le déjanté *King of the Belgians* de Jessica Woodworth et Peter Brosens, qui raconte comment le roi Nicolas III de Belgique, en visite officielle en Turquie, tente de rejoindre son pays, où la Wallonie s'est déclarée indépendante, en passant par les Balkans. La comédienne vient d'ailleurs de terminer un nouveau tournage avec ce duo iconoclaste. « *J'aime beaucoup leur univers. Celui du réalisateur est un élément très important pour moi dans le choix d'un film. J'en ai accepté certains dont le scénario était imparfait, mais je sentais que le cinéaste avait une vision personnelle et originale. D'un autre côté, il m'est arrivé de refuser des projets, même si je n'avais pas de boulot à l'époque.* »

« **Même des rôles à l'opposé de ce que je suis, je les joue avec sincérité.** »

Ces périodes creuses ont été plutôt rares chez Lucie Debay car, depuis dix ans, elle joue aussi régulièrement au théâtre. Non pas des pièces du répertoire, même si on a pu la voir dans *Ivanov* de Tchekhov, mais dans des aventures scéniques moins cadrées. Plusieurs d'entre elles ont été présentées sur des scènes importantes, comme le Théâtre National de Bruxelles, les Halles de Schaerbeek ou la Balsamine, et ont tourné en France. « *J'ai toujours été davantage attirée par la performance, la danse. Et travailler avec des metteurs en scène qui demandent au comédien d'apporter son propre univers me correspond mieux. J'aime inventer à partir d'improvisations et amener mes propres propositions sur scène.* », reconnaît-elle. Si, actuellement, elle n'a pas de projet théâtral, on la retrouvera dans le prochain film de Fabienne Godet, dont *Nos vies formidables* est récemment sorti. Et elle vient d'entamer le tournage du nouveau long métrage de Vincent Paronnaud, alias Winshluss comme auteur BD, déjà coréalisateur de *Persépolis* et *Poulet aux prunes* avec Marjane Satrapi. Elle y accomplit de nombreuses cascades, ce qui réjouit cette ancienne sportive. ■

Nos batailles de Guillaume Senez, DVD et Blu-ray, Blaq out, 20€. En bonus : un court métrage du réalisateur et un entretien avec celui-ci et Romain Duris.

« Écoutez, y a tout à voir »

LE SONORE EN RÉVOLUTION

Frédéric ANTOINE

Un magazine sur le féminisme en Afrique. Un long entretien avec Philippe Van Parijs. Une discussion fleuve sur la nouvelle place de l'homme. Une analyse fine et commentée de l'actualité selon Trump. Une série qui décortique la gastronomie belge. Un feuilleton policier haletant de onze épisodes. Cinq histoires sur « comment on s'aime et se quitte à l'heure de Snapchat et d'Instagram »...

Tout cela, et bien d'autres choses, on peut aujourd'hui le consommer, sans modération, avec... ses oreilles. Et pas en se penchant sur son transistor, mais via son ordinateur ou grâce aux écouteurs de son smartphone. Car ces sujets ne seront jamais audibles via la radio, et aucun de ces contenus n'a été conçu pour y être diffusé. Ils ont été faits pour être écoutés, quand bon chante à l'auditeur, sous le chaud isolement d'un casque hifi, ou aux côtés d'une enceinte sans fil de type Alexa ou Airplay.

Depuis trois ans aux USA et un en Europe, il rénove la création sonore. Il, c'est le *podcast*, né de la contraction des mots *iPod* (le baladeur digital

jadis développé par Apple), et *broadcast* (terme générique pour « large diffusion »).

PODCAST, MAIS NATIF

Le *podcast* en lui-même n'est pas neuf. On désigne ainsi depuis une bonne dizaine d'années les usages non linéaires de la radio. Soit tous les moyens inventés à l'ère de la digitalisation pour écouter, quand on en a envie, un programme initialement diffusé sur une radio. Comme la télévision, ce média propose normalement ses contenus en un flot continu, selon des plages horaires fixes, dans une grille bien définie. À ses débuts, le *podcast* a permis de chambouler cela, et de 'déchaîner' l'auditeur. Via des bibliothèques numériques sonores, il pouvait trouver à toute heure le programme qu'il recherchait. Et, grâce à cette écoute différée, les radios généralistes ont pu largement accroître leur volume d'audience.

La véritable révolution du *podcast* est plus récente et plus fondamentale. Elle est liée au '*podcast natif*'. Un contenu pas conçu pour la diffusion radio puis pour une bibliothèque sonore. Mais imaginé pour être unique-

ment écouté en version numérique. « Le *podcast natif* offre une grande liberté dans le format, explique le producteur Guillaume Erner. On peut faire vivre un sujet sur la durée de son choix. En radio hertzienne, notre plus grande contrainte est le temps. Avec le *podcast*, ce sont les auditeurs qui viennent à vous. Cela élimine la question de savoir si un sujet est suffisamment large pour intéresser la population d'une radio de flux. »

UN SUCCÈS EXPONENTIEL

Ces nouveaux contenus sont en train de séduire la même population que celle qui apprécie la flexibilité de Netflix et des réseaux sociaux. Alors que ce public-là n'avait plus trop l'habitude de se brancher sur la radio. Mais les plus vieux, trouvant ici de quoi satisfaire leurs oreilles et leur intellect, sont tout aussi conquis. Selon Bernard Cools, *Chief Intelligence Officer* chez Space Belgique, en 2019, les USA devraient compter septante-sept millions d'utilisateurs réguliers de *podcasts*, la plupart en écoutant un par jour, pendant toutes leurs activités. Et ce, surtout avec leurs smartphones. Tous les médias américains se sont donc mis aux *podcasts native*, y compris des grands quotidiens comme le *New York Times*, pape de l'écrit, qui produit chaque jour pour ses lecteurs-auditeurs un sonore original.

Le podcast natif est devenu un nouvel outil de socialisation.

En Belgique, le *podcast* ne touche encore que sept pour cent des adultes. Mais, en France, son succès est déjà exponentiel. À côté de créations origi-

Médias
&
Immédi@ts

COUPLES ARTISTIQUES

Quand deux artistes tombent amoureux l'un de l'autre, la rencontre peut être romanesque. Mais, si la femme reste dans l'ombre, elle peut s'avérer dramatique. Cette série documentaire diffusée le dimanche raconte cinq histoires de couples mythiques du siècle dernier entre passion, création et destruction. Des images personnelles y croisent des films d'époque en une narration personnelle interpellant sur les rapports entre art, êtres et sexes.

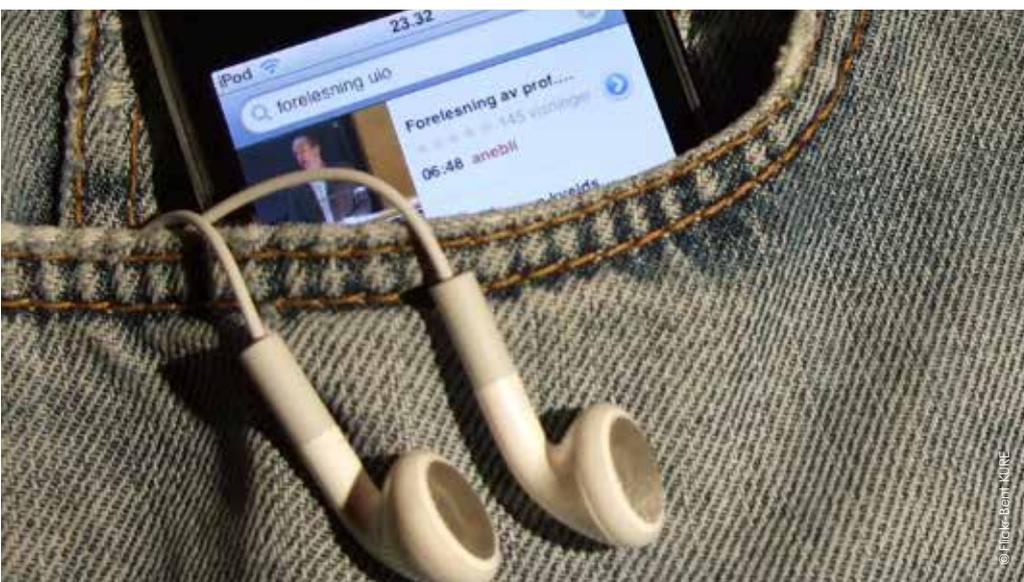
Sur Arte, à 19h15. 07/04 Hébuterne-Modigliani. 14/04 Taro-Capa. 21/04 Becker-Modersohn. 28/04 Miller-Ray. En replay web pendant 60 jours.

MYSTIQUES DE CARÊME

Trois minutes : c'est le temps que prend, chaque jour de carême, la découverte d'un message écrit, sonore ou musical qui permet de se familiariser avec la vie, le cheminement, les prières ou les enseignements de six grands mystiques : Alexandre Men, Marie Noël, Christian de Chergé, Bernadette Soubirous, Jeanne de Chantal et Etty Hillesum. Un lien envoyé par mail donne accès à chaque capsule. Une initiative de Croire (groupe Bayard).

Enregistrement en ligne obligatoire :

☞ <https://www.la-croix.com/careme2019>



On les appelle des podcasts. Ces productions audio, de plus en plus originales et de plus en plus libres, sont en train de révolutionner le monde des médias du son. Dans cette immense bibliothèque, chacun peut trouver son compte.

PAROLES BALADEUSES.

Tout un nouveau monde à portée d'oreilles, partout et tout le temps.

nales produites par des radios comme France Culture ou France Inter, les télévisions s'y mettent aussi. *Plus belle la vie* va ainsi proposer des épisodes sonores spécifiques du feuilleton.

Des médias écrits se sont également glissés dans l'aventure du *podcast* quotidien. Et plusieurs sociétés de production privées se sont lancées dans la réalisation de *podcasts* sur des sujets comme le développement personnel, la mode, le marketing...

PAROLE ET INTIMITÉ

Les thématiques sont légion. Elles traitent souvent du sens, et abordent parfois des questions spirituelles, dans une optique peu traditionnelle.

Beaucoup de *podcasts* accordent une place essentielle à la parole individuelle. Basés sur un ou deux témoi-

gnages, ou sur des conversations portées par les réalisateurs eux-mêmes, la part d'une écriture « mise en voix » s'y avère souvent importante. La production peut aussi reposer sur un dialogue avec un invité. Les constructions plus élaborées, et donc plus radiophoniques, sont par contre plus rares.

Mais toutes ont cette originalité qui fait la richesse du mystère sonore : raconter avec une absence totale d'image. Celle-ci oblige le message à ne passer que par la voix, ou par le son. Plus aisément que le visuel, on peut ainsi y aborder des sujets intimes, personnels, inmontrables.

Ce retour vers l'écoute d'une parole presque confidente s'inscrit dans la continuité des types de partages que l'on rencontre sur les réseaux sociaux. La parole podcastée génère la même proximité qu'un post Facebook, et

prend comme identique point de référence l'expérience de l'autre à qui on croit pouvoir s'identifier.

La plupart des *podcasts native* sont offerts gratuitement à l'écoute, grâce à un financement publicitaire ou, parfois, à du *brand content*, un sponsoring du programme par un annonceur souvent lié à des produits de luxe. Le *podcast native* est en effet plutôt consommé par des couches aisées de la population, urbaines et un tantinet bobo. En témoignent les « soupers *podcasts* » dont on a beaucoup parlé au dernier Salon de la Radio de Paris. Réunissant chaque samedi de nombreux jeunes couples français, ils offrent à ces grands auditeurs l'occasion de partager entre eux leurs découvertes sonores et de discuter des sujets qu'ils ont podcastés pendant la semaine. Le *podcast native* est ainsi devenu un nouvel outil post-moderne de socialisation. ■



PÂQUES À TAIZÉ

Pour Pâques, la radio chrétienne française RCF s'installe à Taizé. À partir du 18 avril, elle en diffusera les offices de la semaine sainte, mais elle permettra aussi de découvrir l'histoire de la communauté depuis sa fondation par frère Roger, et d'en révéler les différentes spécificités (place de la musique, du chant, des volontaires, des jeunes,

de l'écologie...). En préparation, RCF a demandé à cinq moines de Taizé de parler de la foi chrétienne dans de courtes vidéos intitulées *Une minute de joie*. Ils y répondent à de grandes questions comme « *Se priver pendant le carême, ça sert à quoi ? Est-on sûr que Dieu existe ? Intervient-il dans nos vies ?* »

En FM sur RCF, en streaming sur internet ou sur www.rcf.fr-la-minute-de-joie

VULGARISATION

Des chaînes, désormais cela se crée sur youtube. Arte y lance sa webtv de vulgarisation scientifique dont les sujets, plutôt originaux et décalés (± 10 minutes), sont présentés par de jeunes scientifiques supposés vivre en colocation. Un autre ton pour un autre public.

Vortex sur youtube. Un nouveau numéro tous les mercredis.

« Malheur à vous, les hypocrites ! »

GRÂCE À DIEU OU L'ÉGLISE BARBARE

Jean BAUWIN

Le 7 mars dernier, la justice a condamné le cardinal Barbarin à six mois de prison avec sursis pour « non-dénonciation d'agressions sexuelles sur mineurs commises par un prêtre ». L'archevêque de Lyon avait en effet protégé par son silence Bernard Preynat, un curé abuseur qui sévissait dans son diocèse.

François Ozon, le réalisateur de *Grâce à Dieu*, est donc en prise directe avec cette actualité brûlante puisqu'il raconte comment des victimes du Père Preynat se sont battues pour se faire entendre. Le film se présente comme une fiction basée sur des faits réels, c'est pourquoi les noms de Preynat et du cardinal Barbarin n'ont pas été modifiés, à l'inverse de ceux des victimes. Le cinéaste affirme que tout ce qu'il y a mis a été publié dans la presse, il ne fait donc aucune révélation qui pourrait nuire au futur procès du prêtre. Il dresse les portraits d'enfants victimes de celui-ci et, à travers eux, de tous ceux qui ont été sacrifiés aux désirs pervers de « pères » à qui ils étaient confiés en toute « bonne foi ».

LA PAROLE LIBÉRÉE

François Ozon raconte comment certains d'entre eux, devenus adultes, ont fondé une association, *La parole libérée*, pour soutenir d'autres victimes, libérer leur parole, obtenir un procès contre Preynat et contre la hiérarchie qui l'a protégé par ses silences coupables. Alexandre a été le premier à dénoncer le prêtre abuseur au cardinal Barbarin, primat des Gaules et archevêque de Lyon, à présent démissionnaire. Melvil Poupaud incarne avec conviction ce catholique pratiquant de bonne famille, père de cinq enfants. Il découvre que Bernard Preynat, qui a abusé de lui lorsqu'il était scout, est encore en contact avec de nombreux enfants. Il est convaincu que le cardinal va le priver de sa charge. Mais, s'il lui répond avec beaucoup d'empathie et de compassion, le prélat ne sanctionne pas le coupable.

Son attitude est révélatrice d'un fonctionnement généralisé dans l'Église. En février dernier, le pape avait convoqué au Vatican un sommet mondial contre la pédophilie. Son discours

d'ouverture demandait des mesures concrètes et efficaces. Mais, au final, rien de tangible pour l'instant, juste un discours qui pointe du doigt les œuvres de Satan. Certains pensent que le pape a peur qu'une politique de tolérance zéro ne le prive d'un nombre important de collaborateurs, d'évêques et de prêtres.

LA LOI DU SILENCE

Le tout récent livre du journaliste Frédéric Martel, *Sodoma*, révèle l'ampleur de l'homosexualité au Vatican, un phénomène que le pape François avait déjà dénoncé en 2014 en pointant les quinze maladies qui minent l'Église. Il fustigeait ceux qui mènent une double vie, cachée et dissolue, et qui pratiquent en secret ce qu'ils interdisent sévèrement aux autres. En clair, et ce que démontre Frédéric Martel, c'est que plus

Toiles
&
Planches

UN VENT DE RÉVOLUTION

Une épidémie de choléra oblige des humains à vivre dans une grande maison. Ils se mettent à rêver d'un monde débarrassé de violence et de sauvagerie, où tout le peuple serait éduqué dans l'amour des arts et de la science. Mais dehors, un mal invisible gronde et les menace. Serait-ce la révolution ? Un spectacle brillant et virevoltant.

Les enfants du soleil, de Maxime Gorki et Christophe Sermet, du 02 au 13/04. Production du Rideau de Bruxelles au Théâtre des Martyrs, place des Martyrs 22, à 1000 Bruxelles. ☎02.737.16.01

📄 www.rideaudebruxelles.be

BOULI PAPA DÉSEMPARÉ

Mario est obligé de gérer seul ses filles de 14 et 17 ans après le départ de sa femme. Pour se rapprocher de celle qu'il aime toujours, il participe à une thérapie théâtrale de groupe à l'espace culturel où elle est éclairagiste. Dans ce deuxième film très sensible et juste de Claire Burger, Bouli Lanners porte admirablement sur ses larges épaules le poids de cet homme désemparé qui tente de faire au mieux pour ses ados, non sans maladresses parfois. Un magnifique rôle qui lui a valu un prix d'interprétation.

C'est ça l'amour, en salles le 27/03.



©Mandarin Productions

Avec son film *Grâce à Dieu*, le réalisateur François Ozon accomplit ce que l'Église aurait dû faire depuis bien longtemps : se mettre du côté des victimes de prêtres pédophiles.

DÉNONCER L'INNOMMABLE.
Un film qui secoue les consciences.

un prélat est homophobe, plus il y a de chances qu'il soit homosexuel. Il cache ainsi ses débauches sous un discours qui, pense-t-il, le met au-dessus de tout soupçon. Mais aujourd'hui, le voile se déchire.

Ce qui est condamnable, ce ne sont pas les pratiques sexuelles de ces hommes qui défendent pourtant haut et fort le célibat des prêtres, mais leur double discours. Ces homosexuels honteux, homophobes et misogynes, font énormément de dégâts. Au moment même où ils s'engagent contre le mariage homosexuel, ils ne s'interdisent rien de ce dont ils veulent priver les autres. Et au Vatican, où les rumeurs et commérages font et défont les carrières, chacun tente de se protéger comme il le peut. Pour ne pas être dénoncé, on couvre du même voile de silence ceux qui commettent le crime de pédophilie. Et c'est là que ce silence devient complice.

En déplaçant les prêtres pédophiles vers d'autres paroisses, les responsables de l'Église ne font qu'étendre le problème. Ils font taire les victimes et donnent aux prédateurs de nouveaux terrains de chasse. Aussi, la condamnation du cardinal Barbarin « *envoie un signal très fort à beaucoup de victimes et elle leur permet de comprendre qu'elles sont entendues, écoutées et reconnues* », estime François Devaux, cofondateur de *La Parole libérée*.

VOIE DE SORTIE

Le film de François Ozon est sensible, pudique et puissant. Avec une émotion affleurante et maîtrisée, il montre la souffrance des victimes, toujours vive malgré les années qui ont passé. En libérant la parole, ces hommes blessés veulent aussi éviter que d'autres enfants ne subissent la même chose. Le réalisateur poursuit un but identique et

se défend de vouloir nuire à l'Église. La crise qu'elle traverse, ce sont ses responsables qui en sont la cause. *Grâce à Dieu* ne l'aggrave pas, il indique plutôt une voie de sortie. Oui, il est urgent d'exclure les prêtres pédophiles et de reconnaître qu'on les a trop longtemps protégés, à tel point qu'ils se sont sentis intouchables. L'Église doit réformer son fonctionnement. Le pape le souhaite, mais en aura-t-il le pouvoir ? Elle doit aussi revoir complètement son discours sur la sexualité. Quelle est encore sa crédibilité aujourd'hui ?

Il est urgent, pour elle, d'entendre cet appel de Christine Pedotti, rédactrice en chef de *Témoignage Chrétien*, lancé le 21 février dernier : « *Nous disons que, cette fois, ça suffit ! En matière de sexualité, Messieurs les responsables de l'Église catholique, vous n'avez plus rien à dire, aucune leçon à donner. Et, non seulement, il vous faut désormais vous taire sur ces sujets, accepter le travail de la justice, faire le ménage dans vos rangs, mais il faut aussi que vous preniez la mesure du désastre moral que vous suscitez et y remédier.* »

En effet, tous les scandales dont les responsables catholiques se sont rendus coupables constituent une gigantesque œuvre de « désévangélisation ». On le voit dans le film : une des victimes demande à être débaptisée, tandis qu'une autre préfère continuer son combat à l'intérieur de l'institution. On le sait, si tous les dégoûtés s'en vont, il ne restera que les dégoûtants. Mais ceux qui s'indignent peuvent aussi adopter la devise de la *Conférence catholique des baptisés francophones* : « *Ni partir ni se taire.* » ■

Grâce à Dieu, un film de François Ozon, en salles dès le 3 avril.



ENIVRÉ DE POUVOIR

Le metteur en scène Frédéric Dussenne revisite le personnage de Néron en s'inspirant à la fois de *Britannicus* de Racine et du *Couronnement de Poppée* de Monteverdi. Il mélange la musique ancienne avec le rock, la sensualité et la violence, l'intime et le politique, le masculin et le féminin pour dresser le portrait de cet empereur

fou. Manipulé par sa mère, avant de s'en affranchir, Néron ne mettra aucune limite à la réalisation de ses désirs. Acteurs, danseurs, chanteurs et musiciens composent un spectacle résolument baroque, cruel et flamboyant.

Néron, création de *L'acteur et l'écrit*, du 23/04 au 04/05 au Théâtre de la Vie, rue Traversière, 45 à 1210 Bruxelles. ☎02.219.60.06
■ www.theatredelavie.be

D'APRÈS SEMPÉ

Vendeur de cycles dans un village de carte postale, Raoul Taburin a un terrible secret : il est incapable de tenir sur un vélo. Devant la caméra de Philippe Godéau, ce personnage cocasse dessiné par Sempé prend les traits de Benoît Poelvoorde. Et Édouard Baer interprète avec malice son ami photographe.

Raoul Taburin a un secret, en salles le 10/04.

Poulies, engrenages et crémaillères

LE GÉNIE DE LÉONARD DE VINCI À LIÈGE

José GÉRARD

Ici, il est permis au visiteur de toucher, contrairement aux consignes en vigueur dans la plupart des expositions. Dès qu'il entre dans la grande salle du musée de la Vie wallonne, il est confronté à une série de maquettes qu'il peut actionner à son gré. Sur les cent vingt que compte l'exposition, une vingtaine est ainsi à sa disposition. Ces objets ont été réalisés par une équipe belgo-luxembourgeoise sur base des croquis et annotations laissés par leur concepteur. Il s'agit de la collection la plus importante jamais rassemblée, sur base des recherches historiques les plus récentes. En guise de comparaison, le nombre de maquettes construites dans les années septante, et qui sont exposées au château du Clos Lucé, la demeure à Amboise de l'artiste italien, et à Milan, atteint tout au plus la cinquantaine.

Leonardo da Vinci. Les inventions d'un génie rassemble principalement des maquettes de machines imaginées par le maître. Certaines ont été créées et utilisées à l'époque, mais beaucoup sont restées à l'état de projets. On constate à quel point le bonhomme

était curieux de tout. À côté de la peinture, de la sculpture et du dessin, il s'est aussi intéressé à l'art de la guerre, à l'anatomie, aux moyens de transport, à la philosophie, à la botanique, etc.

PRÉOCCUPATIONS MULTIPLES

Les différentes réalisations sont regroupées par genre : les navires, les appareils volants ou parachutes, les vélos et voitures, les ponts, les moyens d'excavation ou de forage. Et aussi les grues ou autres engins de levage, les moulins, écluses et véhicules de guerre, comme des tanks, catapultes, canons ou mitraillettes. Certaines sont aussi réunies selon le type d'énergie utilisé : l'eau, le vent, le feu.

Si les concepteurs de l'exposition s'attachent à représenter l'étendue du génie inventif de Léonard de Vinci, ils rappellent aussi que beaucoup de ses créations étaient des reprises ou des perfectionnements d'engins pensés par d'autres avant lui. Il était en effet avide de prendre connaissance de ma-



nuscrits de l'Antiquité ou du Moyen Âge, d'Europe mais aussi d'Asie.

En outre, certaines des machines qu'il avait imaginées n'auraient jamais pu fonctionner. Par exemple, l'avion dessiné aurait été beaucoup trop lourd pour voler, en raison du poids des matériaux de l'époque et de l'énergie disponible. Et le tank qui voulait protéger les artilleurs des tirs ennemis par des plaques métalliques aurait asphyxié ses occupants par manque de ventilation.

SCÉNOGRAPHIE ORIGINALE

La grande salle du musée est intelligemment organisée selon un parcours qui conduit à différents espaces.

Ces sortes d'alcôves légères, où sont disposés des socles ou des vitrines, abritent les objets rassemblés par

Portées
&
Accroches

AUTEL VOULZY

À la recherche de sa propre spiritualité, Laurent Voulzy chante dans des églises depuis 2012, quand il a choisi la basilique St-Denis pour expérimenter son album *Lys&Love*. Depuis, il ne cesse de revenir, accompagné d'une toute petite formation, en ces lieux qui offrent une communion maximale avec un petit public. Sa tournée repasse par la Belgique. Il reste très peu de places...

04/04 : Mons. 05/04 : Huy. 06-07/04 : Nivelles. 25/04 : Basilique de Koekelberg. 26/04 : Dinant. 27/04 : La Louvière, église St-Joseph.

LE DERNIER BREL

En 1966, Jacques Brel faisait ses adieux sur la scène de l'Olympia. Le film de ce dernier concert a été restauré l'an passé. Il y chante notamment *Les Vieux*, *Les Bigotes*, *Mathilde*, *Ces Gens-là*, *Amsterdam*, *Le Plat Pays*, *Jacky*, *Les bonbons*..... Sa fille France, directrice de la Fondation Brel, propose de redécouvrir ce concert lors de deux projections exclusives et commentées, suivies de questions-réponses.

11 et 19/04 à 20h, Fondation Brel, Place de la Vieille Halle Aux Blés 11, 1000 Bruxelles ☎02.511.10.20 www.fondationbrel.be



© www.expo-davinci.com

Le maître italien est mort à Amboise (Val de Loire) en mai 1519. On fête donc cette année le cinq centième anniversaire de sa disparition. Une bonne occasion pour proposer une exposition de maquettes réalisées au départ de ses dessins.

MACHINES IMAGINÉES.
Elles prennent vie grâce à cet événement unique.

thèmes. Elles sont délimitées grâce à des toiles de fond qui reproduisent, en agrandissements, des détails de dessins, de manuscrits ou peintures. Chacune d'entre elles propose également plusieurs fac-similés de textes ou de dessins issus de ses carnets.

EXPLICATIONS

Seul bémol peut-être, le lieu ainsi divisé reste cependant un seul volume d'un point de vue acoustique. Les fines toiles qui délimitent les alcôves ne suffisent pas à arrêter les sons, ainsi que le permet un musée classique réparti en salles. Et comme cet événement attire de nombreux groupes, il faut espérer ne pas programmer sa visite au moment où plusieurs d'entre eux doivent cohabiter.

L'exposition offre une variété de niveaux d'approche. Les maquettes sont en effet accompagnées

d'explications qui font appel à des notions techniques parfois un peu complexes. Si les enfants s'amuse surtout à actionner les machines en réduction, et à faire la découverte d'un personnage étrange et fascinant, les adultes, plus techniciens, apprennent pas mal de choses. Les films et vidéos permettent également de prolonger l'information, en montrant comment fonctionne une machine ou en invitant à découvrir les techniques utilisées pour fabriquer des peintures qui résistent au temps.

Les productions de Léonard de Vinci sont constamment replacées dans leur contexte historique et artistique. À la Renaissance, beaucoup d'artistes avaient des compétences dans des arts multiples, tout en ne pouvant pas, le plus souvent, vivre de leur art sans la protection des puissants. Vinci a toujours pu compter sur ces soutiens, tout en rendant service à ses mécènes.

Alors que les guerres étaient quasi permanentes, il leur proposait par exemple de nouvelles armes, ou travaillait à rendre l'Arno navigable afin que Florence puisse avoir un accès commercial à la mer. Il était certes un artiste de génie, mais n'était pas un doux rêveur imaginant d'inutiles machines, fantastiques mais déconnectées des réalités concrètes.

EXPO INTERNATIONALE

Déjà présentée à Bruges, en Turquie et à Lyon, l'exposition doit encore voyager et ravir la curiosité des visiteurs à Barcelone, à Dubaï et en Russie. Cela prouve sans aucun doute l'intérêt qu'elle suscite.

Sa version liégeoise offre cependant un volet local. En effet, le musée montre pour la première fois des pièces issues de sa propre collection de cadrans solaires et autres instruments de mesure scientifiques léguée par le poète symboliste belge Max Elskamp en 1932. Ces merveilles s'échelonnent du XIV^e au XIX^e siècle et sont exceptionnelles tant par leur rareté que par la finesse et la beauté de certaines d'entre elles.

L'exposition attirera donc un public varié. Les familles y trouveront leur compte. Le public scolaire y verra une occasion assez ludique de se familiariser avec l'univers de la Renaissance et le personnage de Léonard de Vinci. Quant aux ingénieurs et autres bricoleurs, ils seront curieux des inventions du maître italien, mais aussi des prouesses des maquettistes qui ont conçu cette collection de beaux objets. ■

Leonardo da Vinci. Les inventions d'un génie, au Musée de la Vie wallonne, rue des Mineurs, 4000 Liège, jusqu'au 12/05, ma-di 9h30-18h. ☎02.279.20.31 🌐www.expo-davinci.com



MY GENERATION

Cette exposition raconte comment on a grandi en Europe depuis 1945, en mettant en lumière l'action des jeunes générations à quatre moments de l'histoire. Et en racontant comment, à chaque fois, elles ont choisi de rompre avec les convictions de leurs parents, forgeant une nouvelle culture nourrie de leurs propres valeurs. L'expo s'intéresse à la jeu-

nesse face à l'éducation et l'emploi, la formation d'une identité et la rencontre de l'amour. À cette occasion, on peut aussi visiter l'ensemble de la Maison de l'histoire européenne, hébergée dans un bâtiment du parc Léopold initialement destiné à abriter une clinique dentaire pour enfants défavorisés.

Jeunesse rebelle, Maison de l'histoire européenne, rue Belliard 135, 1000 Bruxelles, jusqu'au 29/02/2020. 🌐historia-europa.ep.eu

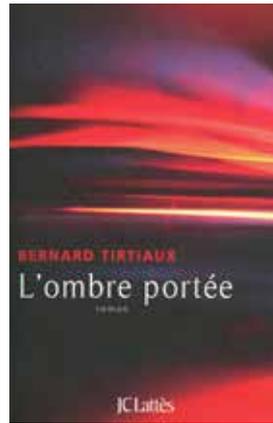
VOIX PASCALES

Chaque année, le trio Magma donne un concert de musique pascale dans une église d'Ardenne, quelques jours avant la résurrection. Il sera à La Roche avec des extraits de *La Passion selon saint Matthieu* de Bach et la version intégrale du *Salve Regina* de Pergolèse. Dimanche 14/04, église Saint-Nicolas. Avec Marijke Persijn, Marijke Verbeeck et Gérard Lambert. 🌐www.triomagma.eu

Le nouveau roman du maître verrier

L'ÂME DE MARTINROU

Gérald HAYOIS



Devenue un lieu de vie et d'expression artistique, la ferme de Martinrou reste habitée par le souvenir de la grand-mère de Bernard Tirtiaux. Qui en restitue l'histoire dans *L'ombre portée*.

Depuis 1981, ils sont des milliers à être venus à Fleurus, dans la grosse ferme de Martinrou, assister à une pièce de théâtre ou participer à un stage artistique. Ils ignorent souvent la singulière histoire de ce bâtiment et de son propriétaire, qui méritait d'être racontée. Abandonnant le strict registre romanesque qui lui a précédemment réussi, Bernard Tirtiaux s'y emploie avec talent dans un roman semi-autobiographique, très personnel, *L'ombre portée*. Il y révèle son parcours de vie largement lié à la restauration et à la transformation de cette demeure ancestrale.

Celle-ci a été, comme Fleurus, l'enjeu de combats lors de la Révolution française. Elle a également subi de lourds dommages dans les derniers mois de la guerre 40-45, lors d'affrontements entre troupes alliées et allemandes. Il a ainsi fallu la reconstruire pan par pan. À la fin des années septante, l'exploitation agricole n'étant plus possible, celui qui est devenu maître verrier la rachète aux membres de sa famille. Animé par le projet d'en

faire, avec son épouse et des amis, un lieu d'expression artistique, mais aussi sa résidence et son atelier. Pour y parvenir, il y consacrera des centaines d'heures et des litres de sueur.

ACCIDENT GRAVE

Bernard Tirtiaux revient sur le drame qui l'a frappé enfant. À huit ans, il est renversé par une voiture et doit être amputé d'une jambe. Sa vie s'en trouve bouleversée. Son rapport au monde change. Il souffre, est obligé de se battre pour trouver sa place. Certaines activités sportives lui sont désormais interdites. Au collège de Maredsous, il s'émerveille devant les vitraux. Fasciné par leurs jeux de lumière, il découvre le métier de verrier. Il va s'y déployer progressivement, même s'il étudie préalablement le droit à Leuven.

Si le contact physique avec la matière lui permet de s'exprimer, ses liens avec les autres ne sont pas simples. Le livre raconte ses combats pour

trouver sa place malgré son handicap, ses réussites arrachées grâce à son talent, sa fougue et son énergie. Comme maître verrier, il manque un jour de perdre la vie sur un chantier. Il s'exprime aussi sur les planches du théâtre, en composant et chantant des chansons et en écrivant.

ENQUÊTE

Parallèlement à cette aventure personnelle de soixante-huit ans, l'auteur retrace une autre histoire, tragique, celle de sa grand-mère, Hermine, victime d'un accident mortel en 1949, à cinquante-trois ans. Elle était peut-être porteuse, ce jour-là, d'une révélation tenue cachée. Son petit-fils la décrit comme une femme très intelligente, dotée d'une autorité naturelle, d'une spiritualité vibrante et d'un cœur charitable. Mais exigeante et sévère envers ses proches. Courageuse et brillante cheffe d'entreprise, elle a écrit avant-guerre un livre d'économie.

Sensible aux phénomènes étranges, l'écrivain sent son fantôme, ou son ombre, hanter la ferme. Le charge-t-elle d'une mission ? Au cours du récit, par de successives petites touches et dans un graphisme différent, il s'adresse directement à elle en la vouvoyant. Cette maman de dix enfants s'était chargée pendant la guerre, au sein de Caritas Catholica, de placer des milliers d'enfants abandonnés ou en difficulté dans des centres d'accueil, écoles ou châteaux. Parmi eux, des enfants juifs. Le récit vire alors à l'enquête. Que s'est-il passé pour ces enfants menacés ? Un pan d'histoire reste caché. A-t-on abusé de sa confiance ? Retrouvant des éléments partiels d'information, l'auteur reconstitue et imagine un scénario plausible. Troublant et émouvant. ■

Bernard TIRTIAUX, *L'ombre portée*, Paris, Éditions JC Lattès, 2019. Prix : 17,30€. Via *L'appel* : - 5% = 16,44€.

Des livres moins chers à L'appel



Bon de commande

Commandez les livres que nous présentons avec 5 % de réduction.

Remplissez ce bon et renvoyez-le à L'appel Livres, rue du Beau-Mur 45, 4030 Liège, ou faxez-le au 04.341.10.04.

Les livres vous seront adressés dans les quinze jours accompagnés d'une facture.

Nouveau : Vous pouvez également commander un livre via notre site internet :

www.magazine-appel.be onglet : Commandez un livre à L'appel

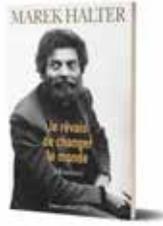
Attention : nous ne pourrions fournir que les ouvrages mentionnés « Prix -5 % ».

Ces ouvrages vous seront livrés augmentés des frais de port (tarif Bpost).

Je commande les livres suivants :

.....	€
.....	€
.....	€
Total de la commande + frais de port :	€
Nom :
Prénom :
Rue :
N° :
Code Postal :
Localité :
Tél. :
E-mail :
Date :
Signature :

Livres



ARPEUTEUR DE PAIX

« *Quels sont les deux mots les plus fréquents dans la Bible ?* », demande un jour Marek Halter à Golda Meïr, ministre des Affaires étrangères d'Israël. « *Zahor et Shalom !* » *Souviens-toi et Paix*. Deux termes symbolisant le destin du romancier né en 1936 à Varsovie, qu'il fuit en 1940 pour un long périple en URSS, avant d'arriver à Paris en 1950. À 82 ans, l'auteur de *La Mémoire d'Abraham* se retourne sur son parcours de vie entièrement voué à la paix et au dialogue partout où les individus vivent dans la haine, principalement au Proche-Orient. Mu par une inlassable ténacité et une volonté hors du commun. Et avec sa femme, Clara. (M.L.)

Marek HALTER, *Je rêvais de changer le monde*, Paris, Robert Laffont, 2019. Prix : 23,75€. Via *L'appel* : - 5% = 22,56€.



SOUFFRANCES RWANDAISES

Qu'on l'appelle génocide ou guerre, la tragédie survenue au Rwanda en 1994 ne peut être oubliée. Surtout quand on l'a vécue enfants, comme Clemantine, six ans, et sa sœur aînée, Claire, qui traversent sept pays d'Afrique avant d'arriver aux États-Unis. Mère célibataire, Claire peine à nouer les deux bouts. Clemantine vit, elle, le « rêve américain », jusque dans la prestigieuse université de Yale. Elle devient militante des droits humains, se rend dans son pays, en Israël et en Europe. Et est convaincue que la Belgique a brutalisé le Rwanda et y a tout détruit. (J.Bd.)

Clemantine WAMARIYA, avec Elizabeth WELL, *La fille au sourire de perles*, Paris, Les Escales, 2019. Prix : 22,65€. Via *L'appel* : - 5% = 21,52€.



PHILOSOPHE MALGRÉ ELLE

Amélie Nothomb meurt et se retrouve assignée au paradis des philosophes. Elle s'étonne de ne pas se retrouver aux côtés des écrivains et fait appel de cette décision. Commence alors son procès où dix philosophes viennent relire ses œuvres et montrer les liens entre leur propre pensée et celle de l'écrivaine belge. De Rousseau à Sartre, en passant par Spinoza et Nietzsche, tous tenteront de convaincre le jury qu'Amélie est bien une philosophe qui creuse les grandes questions existentielles, sans avoir l'air d'y toucher. Ce conte est un coup de chapeau à l'auteur belge de *Stupeur et tremblements*. (J.Ba.)

Marianne CHAILLAN, *Ainsi philosophait Amélie Nothomb*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 18,45€. Via *L'appel* : - 5% = 17,53€.



SOUVENIRS DOULOUREUX

Sarah, jeune illustratrice, s'installe à Paris, dans l'appartement qui appartenait à son arrière-grand-mère. Commence alors un étrange échange de lettres avec Hectorine, une vieille dame qui habite à l'étage du dessous. Sans jamais la rencontrer, Sarah va faire connaissance avec ses souvenirs de guerre : la vie dans un camp nazi, son évasion, le meurtre d'une compagne de fuite, le séjour dans une ferme, le retour vers Berlin puis Paris... D'abord réticente, la jeune fille se prend de sympathie pour son originale voisine, qui lui révèle petit à petit les raisons qui la poussent à se rapprocher d'elle. (J.G.)

Florence HERRLEMANN, *L'appartement du dessous*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 19,55€. Via *L'appel* : -5% = 18,58€.



REGARD D'ENFANT

Un petit garçon décide de ramener en Égypte, le pays des chats, celui de la bibliothèque où il passe ses journées. Dans son périple, il rencontre des adultes plutôt solitaires, qui veulent l'aider. Un monsieur l'amène chez sa sœur ; un SDF lui apprend à faire la manche ; un statisticien hooligan le conduit à l'aéroport. Puis une jeune femme, qui hésite à se jeter du haut d'un pont, le conduit à la pyramide du Louvre. Il pourra y trouver tout ce qu'il désire quand il voudra encore voir l'Égypte. Ce roman attachant offre le regard interrogatif d'un enfant sur le monde parfois étrange des grandes personnes. (J.G.)

Aurélien GOUGAUD, *La solitude des grandes personnes*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 15,20€. Via *L'appel* : -5% = 14,44€.



QUÊTE PICTURALE

Fils d'un teinturier florentin, Giovanni est doué pour le dessin. Au début du XV^e siècle, en pleine effervescence artistique, il entre en apprentissage chez un maître dont il devient le premier assistant. Il apprend patiemment les techniques, tout en cherchant sans cesse la manière dont il pourra toucher le cœur des hommes par sa peinture. Une quête quasi mystique. Parallèlement à sa recherche de la perfection artistique, il rencontre l'amour, mais se heurte à l'opposition de la famille et voit son élan contrarié. Tout au long de son roman, Pauline de Préal invite le lecteur à accompagner cet homme dans sa recherche de sens. (J.G.)

Pauline de Préal, *L'or du chemin*, Paris, Albin Michel, 2019. Prix : 15,10€. Via *L'appel* : -5% = 14,35€.

Notebook

Conférences

BATTICE. Consoler les catholiques. Avec Anne SOUPA, écrivaine, le 01/04 à 20h en la Salle Saint-Vincent, rue du Centre, 30. ☎0477.34.54.31

BRUXELLES. Le droit international humanitaire face à la barbarie. Avec Alain Délétroz, directeur général de L'Appel de Genève (protection des civils dans les conflits armés), le 25/04 à 14h, Auditoire Lacroix dans les Auditoires Centraux, avenue Mounier 51, 1200 Bruxelles. ☎010.47.80.85
✉sc@universitedesaines.be

CHARLEROI. Retour sur différents capitalismes. Avec Bruno Colmant, ingénieur commercial et

docteur en économie appliquée, le 25/04 à 17h30 au Palais des Beaux-Arts de Charleroi, place du Manège 1. ☎02.550.22.12
✉info@academieroyale.be

LIÈGE. Peut-on vivre sans droit ? Avec François Ost, juriste et philosophe du droit, dans le cadre des Grandes Conférences liégeoises, le 04/04 à 20h à la salle de l'Europe du Palais des Congrès (Esplanade de l'Europe). ☎04.221.93.74
✉Nadia.delhaye@gclg.be

LOUVAIN-LA-NEUVE. Notre façon d'être adulte a-t-elle du sens pour nos jeunes ? Avec Thomas d'Ansembourg, formateur et conférencier international, le 23/04 à 14h15,

à l'auditoire Socrate, place Cardinal Mercier. ☎010.47.80.85
✉sc@universitedesaines.be

MALONNE. L'entraide, l'autre loi de la jungle selon Pablo Servigne. Avec Jean-Pierre Binamé, licencié en philosophie et économiste, le 04/04 à 20h à la Haute École HE-NALLUX à Malonne, rue du Fond 121, auditoire CR2. ☎081.45.02.99 (en journée) ☎081.44.41.61 (en soirée)

NAMUR. Réflexions sur le progrès. Avec Pascal Chabot, philosophe et professeur à l'IHECS, le 23/04 à 20h15 à l'Université de Namur, Amphithéâtre Pedro Arrupe, sentier Thomas. ☎081.72.42.18

☎081.72.51.73
✉culture@unamur.be

SCRYP. Laïcité du XXI^e siècle : une promesse de paix pour les peuples. Avec Josiane Wolff, présidente du Centre d'Action Laïque du Brabant wallon, chroniqueuse à L'appel, le 29/04 à 20h, au Prieuré Saint-Martin, place de l'église 2. ☎085.51.23.05 ☎0479.66.54.05
✉prieuresaintmarin@gmail.com

WAVRE. Croire ou ne pas croire. Duo-Duel entre Eddy Caecelberghs et Gabriel Ringlet, coanimé par Gabrielle Lefèvre et Frédéric Antoine, le 24/04 à 19h, à la Maison de la laïcité Joliot-Curie, rue Lambert Fortune 33, 1300 Wavre. ✉josianewolff@hotmail.com

Formations

BRUXELLES. Devenir visiteur : réunion d'information « ABC ». Apprendre à rendre visite à des personnes isolées, âgées, malades, handicapées, le 25/04 de 14h à 17h, rue de la Linière, 1060 Bruxelles. ☎02.533.29.55 (lu 10h-13h, ma 9h30-15h) ✉formations.visiteurs@catho-bruxelles.be

BRUXELLES. Journée initiation et atelier de non-violence. Organisé par Sortir de la Violence, Pax Christi et Vuurbloem, le 04/05 au Collège Saint-Michel, Boulevard Saint-Michel 24, 1040 Etterbeek. ☎02.679.06.44
✉info@sortirdelaviolence.org

COUR-SUR-HEURE. Le christianisme n'existe pas encore. Avec

Dominique Collin, auteur, dominicain et théologien, le 06/04 dès 9h30 à l'église de Cour-sur-Heure, rue Saint-Jean 72. ☎0475.24.34.59

LA LOUVIÈRE. Un toit pour toi... Un toit pour tous ! Table ronde organisée par Vivre Ensemble Hainaut et le CEFOC sur la question du logement, le 27/04 de 9h30 à 16h30 à la Maison des Associations,

place Mansart 21. ☎071.32.77.42 ☎0473.29.23.19
✉renato.pinto@entraide.be

NAMUR. L'associatif, ferment de la démocratie ? Week-end organisé par le CEFOC, le 06/04 de 9h30 à 18h30 et le 07/04 de 9h à 16h, à l'Auberge de Jeunesse, avenue Félix-Rops 8. ☎081.23.15.22
✉info@cefoc.be

Retraites

ANHÉE (MAREDRET). Week-end spirituel : être chrétien, droits & devoirs. Avec le père Luc Moës, du 05/04 au 07/04 à l'Abbaye de Maredret, rue des Laidmonts 9. ☎0495.93.04.07
✉flm@maredsous.com

malade. Le 30/04 de 14h à 17h15 au Sanctuaire de Banneux, Chapelle du Message. ☎04.229.79.31
✉isabelle.vanceulebroek@eveche-deliege.be

RHODE-SAINT-GENÈSE. Oser la communion fraternelle selon l'Évangile. Par l'Unité Pastorale de l'Alliance, le 06/04 de 09h30 à 12h30

au Centre spirituel Notre-Dame de la Justice, avenue Pré-au-Bois 9. ☎02.358.25.11 ✉info@ndjrhode.be

SPA (NIVÉZÉ). Jésus-Christ se donne sans compter pour nous rejoindre et nous relever. Avec Jean-Marc de Terwangne, du 10 au 21/04 au Foyer de Charité, avenue de Clermont 7, Nivezé.

☎087.79.30.90

WÉPION. Écouter la Parole à la lumière du Christ, exercices spirituels en 30 jours. Avec Etienne Vandeputte et son équipe, du 28/04 à 18h au 29/05 à 09h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
✉secretariat@lapairelle.be

BANNEUX. Journée de recollection du service des visiteurs de

Et encore...

BRUXELLES. Catholiques et Alévis : un moment d'intériorité. Avec Myriam Tonus, théologienne dominicaine et Harun Ozdemir et son groupe de danseurs Alévi, le 27/04 à 14h en l'église des Dominicains, avenue de la Renaissance 40, 1000 Bruxelles. ☎02.743.09.61 ✉m.bu-taye@dominicains.be

✉tion@mekongplus.org

HABAY-LA-VIEILLE. Une journée de jeûne au cœur de son quotidien. Le 10/04 de 09h30 à 17h à la Fraternité Champagnat au Bua, rue du Bua 6. ✉contact@lebua.be

MAREDSOUS. Sortir du cléricisme ? À la rencontre d'un malaise ! Avec Sr Thérèse De Scott, spécialiste de la pensée de Marcel Légaut, et Jean-Pol Gallez, docteur en théologie et spécialiste de la pensée de Joseph Moingt, le 13/04 de 09h30 à 17h à l'hôtellerie de l'Abbaye de Maredsous.

☎0475.57.88.77 ✉daniel.mischler@maredsous.com

SAINT-HUBERT. Si le grain de blé tombe en terre. Séjour destiné aux jeunes adultes (20-35 ans). Avec Thierry Kerwyn, du 17/04 au 21/04 au monastère d'Hurtelbise. ☎061.61.11.27
✉Hurtelbise.accueil@skynet.be

SCRYP. Pèlerinage à Lourdes du prieuré Saint-Martin. Du 31/05 au 7/06. Avec l'abbé René Rouschop. ☎04748.88.77.98
✉jm_beaujean@skynet.be

WAVREUMONT. Journée théologique (ouverte à tous). Avec Dominique Collin, auteur du livre Le christianisme n'existe pas encore, le 04/05 de 09h15 à 16h30 au Monastère Saint-Remacle, Wavreumont 9, 4970 Stavelot. ☎080.28.03.71
✉accueil@wavreumont.be

WÉPION. Choisir la solidarité pour construire demain. Avec Claire Brandeleer et Vincent Delcorps (Centre Avec) et Étienne Vandeputte, du 26/04 à 18h15 au 28/04 à 17h au Centre spirituel de La Pairelle, rue Marcel Lecomte 25. ☎081.46.81.11
✉centre.spirituel@lapairelle.be

ECAUSSINES-LALAING. Randonnée, rallye vélo et Concert Barnill Brothers pour les 25 ans de Mékong Plus. Le 22/04 à partir de 09h au Château fort d'Ecaussinnes-Lalaing, rue de Seneffe 1. ☎0492.12.13.63 ✉communica-

AU CONDITIONNEL ?

Les gens qui propagent des rumeurs se couvrent en utilisant le conditionnel. C'est ce que fait lâchement Cécile Bertrand : « 80% de la Curie du Vatican serait gay » (n°415). Quand un fait n'est pas objectivement avéré, on ne le propage pas sous forme de rumeur. Je suis déçu et inquiet que L'appel se prête à ce jeu-là.

Jean-Marie GILLIS (Wezembeek-Oppem)

Vous aurez sans doute vu que l'auteure du dessin se réfère explicitement à une source qu'elle cite dès son titre, et signifie bien que c'est cette source, et non elle-même, qui a fait cette déclaration. De plus, s'il était nécessaire, nous avons veillé à mettre en astérisque en dessous du texte l'explicitation de la source en question, afin qu'il n'y ait pas d'équivoque à ce propos. La pratique du journalisme permet d'affirmer que les faits « objectivement avérés » sont toujours difficiles à être et objectivés et avérés, surtout sur un sujet tel quel ce celui-ci. L'appel ne se prête donc à aucun jeu. Dans une chronique qu'elle signe, la dessinatrice a conçu son commentaire de l'actualité en faisant référence à une source largement citée par l'ensemble des médias depuis plusieurs semaines. Et à propos de laquelle, il me semble, il n'y a pas eu de démenti officiel. Merci pour votre commentaire.

Frédéric ANTOINE, rédacteur en chef

CHANGER DE LANGAGE

Dans L'appel de ce mois de mars nous avons fort aimé l'article : « Derrière l'infirmité, un projet de vie ». Il nous rappelle le témoignage d'une adolescente qui avait accompagné les Équipes St Michel (Bruxelles) pour le Pélé à Lourdes. Dans son petit message écrit, elle ne parlait pas des personnes moins valides qu'elle avait rencontrées mais bien des personnes « autrement » valides.

Comme vous l'écrivez, « le handicap ne se définit pas seulement à partir de ses limites, mais aussi de ses potentialités ». Il est vrai que si l'on doit changer son cœur, on peut aussi changer son langage.

F.F. (Bruxelles)

ABONNÉ.

Je viens de découvrir votre magazine (le n° 414 de février) chez des amis. Et j'ai viré 24 € pour m'abonner.

D.R. (Bruxelles)

OFFRE ABONNEMENT

Abonnez-vous au magazine L'appel

Abonnement annuel (10 numéros/an) : 25 €
À verser au compte : BE32-0012-0372-1702
BIC : GEBABEBB

Communication : nouvel abonnement

L'appel

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Adresse : 45, rue du Beau-Mur - 4030 Liège

Tél/Fax : 04/341.10.04

Site web : www.magazine-appel.be

Soit 2,5 €
par mois
seulement



Le magazine chrétien
de l'actu qui fait sens

Éditeur responsable
Paul FRANCK

Rédacteur en chef
Frédéric ANTOINE

Rédacteur en chef-adjoint
Stephan GRAWEZ

Secrétaire de rédaction
Michel PAQUOT

Équipe de rédaction
Jean BAUWIN, Chantal BERHIN,
Jacques BRIARD, Paul de THEUX,
Joseph DEWEZ, José GERARD,
Gérald HAYOIS, Michel LEGROS,
Guillaume LOHEST,
Thierry MARCHANDISE,
Christian MERVEILLE,
Gabriel RINGLET, Thierry TILQUIN,
Christian VAN ROMPAEY,
Cathy VERDONCK

Comité d'accompagnement
Bernadette WIAME,
Véronique HERMAN,
Gabriel RINGLET

DÉCOUVREZ L'APPEL

Le magazine chrétien de l'actu qui fait sens

Chaque mois,
à la recherche du sens
dans l'actualité & les cultures



L'appel rencontre, interpelle et dialogue avec le monde

Talon à renvoyer à l'adresse ci-dessus ou à recopier et envoyer à :
secretariat@magazine-appel.be

Madame/Monsieur.....désire recevoir
un exemplaire gratuit du magazine L'appel

Rue : Numéro :

Code Postal : Ville :

Adresse e-mail :

Tél :

www.magazine-appel.be

<https://fr-fr.facebook.com/lappelmagazine>

<https://twitter.com/magazineappel>



Musée L, 20h
(accueil dès 19h30)

Gratuit pour les membres UCLouvain

Infos et inscription :
www.uclouvain.be/culture

Non UCLouvain :
prix d'entrée au Musée L

SUR LES CHEMINS
DE L'INTÉRIORITÉ

INTÉRIEUR JOUR

5 RENCONTRES
5 PARCOURS

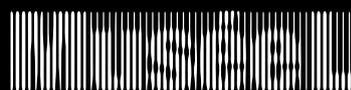
Jeudi 7/2 LAURENCE VIELLE

Jeudi 7/3 PIERRE-FRANÇOIS DE BÉTHUNE

Jeudi 4/4 JEAN-PAUL DESSY

Jeudi 9/5 FRANÇOISE TULKENS

Jeudi 6/6 MARION MULLER-COLARD
(en partenariat avec le magazine L'Appel)



Musée
universitaire
de Louvain

 **UCLouvain**
CULTURE